Douzième Année. — N° 264. 1er JANVIER 1908 Le Numéro : 50 Cent.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

BI-MENSUELLE

ASTON MERY

SOMMAIRE

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr., Six mois, 6 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 28, RUE BERGÈRE, 28 — PARIS (9e arr.)

Dépôt : Bibliothèque CHACORNAC, 11, quai St-Michel.

On s'abonne directement dans tous les bureaux de poste

Doùzième Année. — N° 264. 1er JANVIER 1908 Le Numéro : 50 Cent.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

SOMMAIRE

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr., Six mois, 6 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION

PARIS — 28, RUE BERGÈRE, 28 — PARIS (9e arr.)

Dépôt : Bibliothèque CHACORNAC, 11, quai St-Michel.

On s'abonne directement dans tous les bureaux de poste

A NOS LECTEURS

*L'*Echo du Merveilleux *a été fondé au commencement de l'année 1897. Son but principal, comme son nom l'indique, est de recueillir et d'observer des faits.*

Il puise dans l'histoire et ne néglige point la littérature, mais il s'intéresse spécialement aux manifestations psychiques contemporaines, qui peuvent être constatées avec tous les moyens de contrôle désirables.

Un fait « merveilleux » est, pour lui, un fait qui offre les apparences *de l'extra-naturel.*

*Ces apparences peuvent être illusoires ou non. L'*Echo du Merveilleux *s'attache à faire le départ entre « l'inexpliqué » devant lequel la science s'avoue actuellement impuissante, mais qui n'est pas en contradiction avec les lois de la nature connues, et l'*inexplicable, *qui, étant en opposition avec ces lois, ne semble avoir sa source que dans des influences de l'audelà.*

*Au sujet de la première catégorie de ces phénomènes, l'*Echo du Merveilleux *ne s'interdit point d'émettre et même de provoquer des hypothèses, ma[is] il le fait sans parti-pris, abandonnant à chacun le so[in] de choisir entre les diverses opinions émises.*

Au sujet de la seconde catégorie, il se tient sur l[a] plus extrême réserve. Il expose, lorsque l'occasion s'e[n] présente, les systèmes des différentes Écoles qui s'oc[cupent] de « l'invisible » — Spirites, Occultistes, Thé[o]sophes, etc., — mais il se fait une règle de laisser au[x] théologiens, si particulièrement compétents en c[es] matières, la faculté de dire le dernier mot.

*L'*Echo du Merveilleux *se trouve être ainsi - grâce au souci d'exactitude qu'apportent dans leu[rs] communications ses nombreux correspondants, grâ[ce] aussi à la collaboration si précieuse de ses lecteurs - non seulement le plus complet et le plus attrayant d[es] recueils de faits psychiques, mais aussi, sans pédan[terie] et sans dogmatisme rebutant, la plus scientifiq[ue] en même temps que la plus littéraire des revues [qui] traitent du monde supra-sensible.*

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1908

REDACTION : 28, rue Bergère, Paris (9e)

ADMINISTRATION : 19, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS. — *Tél. 818-94.*

PARIS

ALFRED LECLERC, ÉDITEUR

19, Rue Monsieur-le-Prince, 19 (6e).

1908

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1908

Supplément à l'Écho du Merveilleux du 15 decembre 1908

DOUZIÈME ANNÉE. — N° 264 1er JANVIER 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

" L'ÉCHO DU MERVEILLEUX "
OFFRE A TOUS SES LECTEURS, SES AMIS,
SES VŒUX DE BONNE ANNÉE

LES DUPERIES DE M. DE SARRAK

Tartufe est aujourd'hui aussi vivant que du temps de Molière, mais il a changé de méthode : il n'opère plus sous le couvert de la Religion; il opère sous celui de la Science. Il ne me paraît pas moins méprisable pour cela et j'estime que c'est le devoir des honnêtes gens de le démasquer, chaque fois qu'ils le surprennent en flagrant délit de fourberie. On ne s'étonnera donc pas si j'écris cet article pour mettre mes lecteurs en garde contre le mystificateur éhonté qui, sous le titre et le nom de « Docteur comte Albert de Sarrak, membre de l'Académie des sciences de Washington », vient de donner à Paris des séances de prétendues expériences psychiques.

On me rendra cette justice que je n'ai pas été un seul instant dupe de ses manigances. Dès le premier article que je lui ai consacré (numéro du 1er décembre) j'ai exposé les raisons qui me faisaient douter « de la réalité et de l'authenticité des phénomènes » dont il nous donnait le spectacle. Dans un second article (numéro du 15 décembre) j'ai insisté sur ces raisons, et j'en ai formulé de nouvelles. A ce moment, j'étais plus que moralement certain que ses expériences étaient truquées.

Je n'osai cependant pas mettre, comme on dit, les pieds dans le plat et déshabiller publiquement le personnage. Je n'avais d'autre preuve à fournir que mon témoignage et je me disais, suivant le vieil adage : *testis unus, testis nullus*.

Une autre considération me retenait, d'ailleurs. J'avais pris part, comme invité, aux séances de l'avenue Marceau. Je croyais que les personnes qui composaient l'assistance choisie que j'y avais trouvée y avaient été, elles aussi, gracieusement conviées. Il me répugnait, dans ces conditions, de traiter avec trop de sévérité un homme qui, s'il avait voulu, suivant l'expression vulgaire, se payer notre tête, n'avait pas tenté — du moins, je me l'imaginais — de faire tort à autre chose qu'à notre amour-propre.

Mais j'étais loin de compte ! J'ai appris, depuis, que la plupart des assistants avaient bel et bien dû, pour être admis, montrer patte blanche, c'est-à-dire verser la forte somme (vingt-cinq francs par place). Cette certitude a levé mes scrupules et dissipé mes hésitations. Et, à l'instar d'un grand journal du matin, je dis tout !

⁂

Le 20 décembre, j'assistai à une seconde séance. Parmi les personnes présentes, je reconnus Mmes la comtesse Pillet-Will (Charles d'Orino), la princesse de Tarente, la générale G... et MM. le docteur Pau de Saint-Martin, le général Amade, le commandant Courmes, directeur de la *Revue Théosophique*, Gabriel Delanne, directeur de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, le capitaine M..., officier breveté, Hébrard, directeur du *Temps*, Lemerle,

de Grollier, Barlet, et un certain nombre d'autres personnalités du Paris scientifique ou mondain. Une trentaine de spectateurs en tout.

Comme l'autre soir, Mme de Sarrak et son jeune fils prenaient part à la réunion. Cette double présence, qui avait donné à la précédente séance un caractère si familial, ne me sembla point — ce n'était peut-être qu'une impression — créer, parmi la nouvelle assistance, la même atmosphère de confiance et de sympathie. Sans doute, le nombre des personnes qui avaient payé vingt-cinq francs était plus grand que la première fois. Sans doute aussi quelques-uns de ceux qui avaient été témoins d'autres expériences avaient fait, de leur côté, comme moi-même, des remarques suspectes, qu'ils voulaient contrôler.

En ce qui me concerne, en tout cas, j'étais franchement sur mes gardes.

Comment ne l'eussé-je pas été ? J'avais reçu quelques jours auparavant—mais trop tard pour l'insérer dans notre dernier numéro — la lettre qu'on lira plus loin, par laquelle M. J Ochorowicz m'expliquait avec toutes les précisions désirables comment, grâce au concours du docteur Gorecki, il avait pu s'assurer matériellement, — absolument — que le double phénomène de la *dématérialisation* et de la *rematérialisation* du papier n'avait été qu'une grossière tromperie, digne à peine d'un prestidigitateur forain...

⁂

Quand tous les spectateurs, payants et non payants, furent réunis dans le salon, M. de Sarrak parut. Il s'avança d'un pas solennel et sacerdotal. Il était revêtu d'une sorte de tunique gris clair, qui lui tombait jusqu'aux talons et qui était serrée aux hanches par une large ceinture de taffetas violet. Par dessus cette tunique, il portait la vaste robe, à manches pagode en soie blanche, relevée d'ornements roses, dont je l'avais vu affublé déjà... Il s'inclina fort civilement devant les dames, tendit la main à quelques messieurs et alla s'asseoir à la droite de M. Barlet, président de la réunion.

M. Barlet déclara, presque aussitôt, la séance ouverte, et, après quelques mots de bienvenue aux assistants, donna la parole à « l'homme qui fait germer le blé ».

Celui-ci se leva, regarda un instant le plafond comme pour invoquer quelque divinité, sourit à l'assistance et commença...

Il parla une heure durant. Que dit-il ? Bien malin serait celui qui pourrait reconstituer ce discours zigzaguant, prononcé d'un ton inspiré, véritable méli-mélo de science, de philosophie, d'histoire, où revenaient à chaque instant les mots d'amour, d'altruisme, de liberté, d'égalité et de fraternité. En gros, M. de Sarrak se donna comme un adepte des vieilles doctrines théosophiques de l'Inde, capable, avec l'appui des « maîtres » de l'invisible, de capter les forces de la nature, encore inconnues de la science moderne, et de leur faire produire des phénomènes extraordinaires.

« J'apporte la vérité, affirmait-il, et je subirai, j'ai déjà subi le sort de tous ceux qui sont venus prêcher la bonne parole aux hommes. » Ici, il plaça une nomenclature des grands martyrs, sans oublier le Galiléen...

Moi, qui avais dans ma poche la lettre de M. Ochorowicz et à qui les grands gestes du faux prophète n'en imposaient pas du tout, je trouvai que, tout de même, parler ainsi de la vérité, se comparer ainsi à Jésus-Christ, c'était pousser l'imposture un peu loin !... J'eus la tentation de protester. Je me contins pour voir jusqu'où irait la comédie.

M. de Sarrak continuait. Il savait, disait-il, ce qui l'attendait. Ses paroles seraient travesties, ses intentions dénaturées. Il souffrirait pour ses idées ; mais d'avance, il pardonnait à ses persécuteurs. Et, malgré vents et tempêtes, il continuerait sa mission.

A la fin, il annonça qu'il allait procéder à quelques expériences.

Dans les séances précédentes, il avait démontré son pouvoir sur le règne minéral en désintégrant la matière, sur le règne végétal en faisant germer des grains de blé. Ce soir, il allait prouver la puissance de sa volonté sur le règne animal, en faisant éclore des œufs de poissons.

⁂

Alors, toujours solennel, il fit le tour de la société en faisant examiner à chacun un morceau de vitre sur lequel étaient étalés quelques grains de caviar desséché, qu'il versa dans une sorte de vase à fleurs en verre teinté de rose, à demi rempli d'eau.

Après avoir enlevé son ample robe blanche, dont les plis et les manches, remarqua-t-il, pouvaient

paraître suspects, il se fit lier les mains derrière le dos.

Il s'assit ensuite dans un large fauteuil de jardin.

Une fois installé, il pria deux des assistants de se placer, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et de suspendre, au-dessus de sa poitrine et de ses genoux, une nappe blanche, qu'une femme de chambre venait d'apporter.

Un troisième assistant, M. Lemerle, qui s'agenouilla devant le fauteuil, fut prié de tenir ses deux mains étendues pour soutenir cette nappe à environ trente centimètres au-dessus du récipient rempli d'eau qu'on plaça entre les cuisses de l'expérimentateur.

Ces préparatifs achevés, on éteignit les lumières, sauf une lampe électrique, qui se trouvait sur la cheminée, à droite et un peu en arrière de M. de Sarrak.

Ce dernier se mit aussitôt à gémir, à geindre, à prononcer des paroles inintelligibles, parmi lesquelles on percevait, de temps en temps, les noms de Vichnou et de Brahma. Tout en geignant et en gémissant, le « yoghi » se balançait tantôt de gauche à droite, tantôt d'avant en arrière. Au bout de dix minutes environ, on ralluma les lampes. Et, tandis que M. de Sarrak, poussant de grands soupirs, l'air épuisé de fatigue, demeurait, les mains liées, dans le fauteuil, M. Lemerle prit le vase de verre rose et le montra à l'assistance.

Une demi-douzaine de poissons, dont quatre rouges gros comme des goujons et deux autres blancs, mais plus petits, frétillaient, dans l'eau claire, tout heureux sans doute de retrouver une liberté dont ils avaient été longtemps privés.

⁂

L'impression qu'à cette vue on éprouva fut, je crois, unanime. Bien que la plupart n'eussent pu, de leur place, surprendre le procédé par lequel les poissons avaient été introduits dans le pot à fleurs, chacun d'eux ne pouvait moins faire que de constater l'invraisemblance du phénomène. Ils auraient volontiers cru à l'éclosion des œufs; mais, vraiment, c'était dépasser les bornes de l'impudence que de leur demander d'admettre que, de ces œufs menus comme des têtes d'épingle, avaient pu surgir des poissons dont le plus long ne mesurait pas moins de dix centimètres.

La très charmante femme qui était à mes côtés résuma, je pense, le sentiment général en nous disant pittoresquement, à mes voisins et à moi :

— Il nous prend pour des poires !

Cependant, M. de Sarrak avait fait apporter des verres; il les remplit d'eau et y versa les poissons. Puis, après avoir fait sur chacun d'eux un geste de bénédiction, il les offrit à quelques dames...

A ce moment, je vis le jeune fils de M. de Sarrak, qui était assis sur un pouf près de sa mère, éclater en sanglots. Il prononça quelques paroles que je n'entendis point; mais sa voisine les perçut fort bien. Elle nous les traduisit plus tard. Le pauvre bambin avait dit en espagnol : « Maman, ils me prennent tous mes poissons ! »

Le père avait vu la scène. Il appela son fils, et, après l'avoir embrassé sur le front pour le consoler, lui remit la dernière coupe avec le dernier poisson...

⁂

Mais, pendant que ces choses se passaient, l'assistance était nerveuse. On entendait des chuchotements et les figures de quelques-uns des spectateurs avaient pris une expression sévère ou gouailleuse, selon les tempéraments...

M. Barlet, se levant, dit alors :

— Mesdames, messieurs, pour vous laisser librement échanger vos impressions, M. de Sarrak va se retirer un instant.

M. de Sarrak disparut en effet dans une pièce voisine.

Les langues se délièrent. M. Gabriel Delanne demanda le premier la parole. Il expliqua que, durant l'expérience, il avait entendu un bruit assez indistinct, comme celui d'un objet qui aurait heurté la paroi du récipient. Un autre assistant affirma qu'il avait entendu le même bruit suivi d'une sorte de clapotement...

Cependant, une dame, avec une animation très compréhensible, Mme la générale G..., disait à voix basse à ses voisins qu'elle n'avait pas seulement entendu un bruit suspect, qu'elle avait vu, de ses yeux vu, le *truc*... M. le capitaine M..., qui était près d'elle, essayait, à ce qu'il me semblait, de la calmer, de l'empêcher de répéter tout haut ce qu'elle venait de dire tout bas...

A ce moment, M. de Sarrak rentra. Il était soi-disant sorti pour laisser aux assistants toute liberté de faire leurs réflexions; mais il avait écouté à la porte... D'un ton agressif il se mit, en effet, à

répondre aux objections, aux remarques, qui avaient été formulées... Puis, réclamant de nouveau le silence, il déclara qu'il allait procéder à une nouvelle expérience:

Il désigna un certain nombre de spectateurs et les pria de se ranger en rond, autour de signes cabalistiques tracés à la craie sur le tapis. Ces spectateurs devaient se tenir par la main et se toucher du pied.

M. de Sarrak se plaça au milieu du cercle. Il affecta, pour faire croire qu'il n'avait rien sur lui, de se frapper les cuisses et la poitrine. Toutefois, il ne demanda à personne de le palper...

On éteignit les lampes, toutes les lampes, cette fois. Quelqu'un compta jusqu'à vingt-cinq. Après quoi, on refit la lumière...

M. de Sarrak était toujours au milieu du cercle, mais il tenait dans sa main droite une plante verte, un *yucca*, je crois...

Il espérait sans doute que la vue de ce pseudo-apport allait soulever l'enthousiasme; l'apparition du *yucca* ne souleva que des sourires. Alors, le faux mage s'éloigna furieux, disant qu'il ne continuerait pas ses expériences et laissa en plan ses invités, payants ou non...

⁂

Il n'y avait plus qu'à s'en aller. C'est ce qu'on fit. Mais, dans la rue, une sorte de petit meeting s'organisa.

Chacun raconta ce qu'il avait vu. Pour ce qui était de l'apport, tout le monde tomba d'accord que M. de Sarrak avait sans nul doute caché la tige de *yucca* sous ses vêtements avant d'entrer dans le cercle : c'était même pour pouvoir l'y insinuer qu'il était, quelques instants auparavant, sorti du salon, sous prétexte de nous laisser discuter...

Mais, en somme, c'était là une conjecture. En fait, on n'avait rien surpris.

Il n'en était pas de même pour les poissons.

Et voici ce que Mme la générale G... raconta :

— Vous avez sans doute remarqué, dit-elle, que la nappe, soutenue par les deux mains de M. Lemerle, s'était retroussée, à l'insu de ce dernier, du côté gauche du fauteuil. Grâce à cet incident, on pouvait, de ma place, en se baissant un peu, apercevoir tout ce qui se passait dessous. On le pouvait même d'autant mieux que le pan droit de la nappe, qui, celui-là, tombait normalement, se trouvait éclairé par la seule lampe qu'on n'eût pas éteinte et formait ainsi une sorte d'écran lumineux.

« C'est sur cet écran que je vis, à un certain moment, se détacher avec netteté une sorte de tube, qui s'allongea hors de la poitrine de M. de Sarrak, et qui vint s'appuyer sur le bord du récipient rempli d'eau. A ce moment j'entendis, moi aussi, un premier bruit. Puis, je vis quelque chose, comme un jet de liquide, sortir de ce tube et tomber dans le vase. A ce moment, j'entendis un second bruit, une sorte de clapotis. Voilà le fait. Quant à l'explication, elle me paraît simple. M. de Sarrak, au moyen de quelque appareil à air comprimé, placé à la hauteur de ses reins, et qu'il actionne de ses mains liées, amène d'abord le tube à la hauteur du récipient, puis, en pressant de même sur quelque poire en caoutchouc, il en fait jaillir l'eau et les poissons...

Le capitaine M... confirma le récit de Mme la générale G... Comme elle, il avait vu, distinctement, le tube se détacher de la poitrine de M. de Sarrak, atteindre le bord du vase, puis dégorger eau et poissons.

⁂

Tels sont les faits. Ils rappellent la fameuse aventure des frères Davenport et sont d'ailleurs déjà connus en partie. Le lendemain, en effet, de la séance que je viens de conter, le journal le *Matin* dénonça l'imposture du faux mage. D'autres journaux lui firent écho.

Mais les journaux de la grande presse traitent en général avec une telle légèreté ce genre de ques tions que beaucoup de ceux qui s'intéressent au. études psychiques auraient pu, malgré ces articles, continuer à croire à la sincérité scientifique de M de Sarrak.

Ils auraient pu se dire : « On recommence contr le savant (?) américain la campagne qu'on a mené contre M. le professeur Ch. Richet, à propos de expériences de la villa Carmen ! »

Il ne faut pas que l'on puisse confondre des fu mistes et des exploiteurs comme M. de Sarra avec des savants universellement respectés comm M. Ch. Richet.

Il nous a paru, d'ailleurs, qu'une revue du genr de la nôtre, qui s'est donné comme but essenti

de faire, dans les phénomènes dits merveilleux qu'on lui signale, le départ entre le vrai et le faux, le réel et l'imaginaire, ne pouvait se taire devant de telles supercheries, et que c'était une obligation pour elle de dénoncer ceux qui, en exploitant la crédulité publique et en éloignant des études psychiques les meilleures volontés, retardent les progrès de la plus utile et de la plus consolante des sciences...

GASTON MERY.

Cet article était écrit quand, dans l'*Intransigeant* qui, au lendemain de l'article du *Matin*, avait publié une *interview* de moi, je lus la lettre qu'on va lire et que je reproduis spontanément :

Monsieur le rédacteur en chef,

Il me serait certainement facile de répondre point pour point à toutes les parties de votre article et de vous démontrer sur quelles bases futiles vous avez fait reposer une accusation aussi grave que celle qui me concerne.

Comme M. Gaston Mery, je pourrais vous mettre au défi d'expliquer comment, les mains attachées derrière le dos et sous la surveillance immédiate de trois personnes, dont deux au moins habituées depuis longtemps aux recherches et aux observations psychiques, j'ai pu mener à bien le honteux subterfuge, exécuter le puéril tour de passe-passe dont vous m'accusez. Mais les personnes qui vous ont inspiré sont justement de celles qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre et, d'avance, je connais l'inutilité de tous les arguments que je pourrais leur opposer, de toutes les démonstrations dont je pourrais leur faire constater l'évidence.

C'est donc au public que je m'adresse, à ce public auquel vous devez comme moi la vérité ; c'est lui que je prends comme juge et c'est à lui que je soumets la proposition.

Devant un jury choisi, formé par les cinq rédacteurs des principaux journaux de Paris, au jour et à l'heure qui me seront fixés, revêtu des mêmes vêtements que je portais le soir du 20 décembre, dans les mêmes conditions de lumière, j'offre de répéter, dans tous ses détails, l'expérience de la génération et de l'éclosion des poissons, et non seulement celle là, mais l'une ou l'autre de toutes les expériences que, jusqu'ici, j'ai données dans mon cours.

Il est entendu qu'avant la séance, j'autorise dans mon appartement toutes les recherches et que je me prêterai moi-même à toutes les investigations que les arbitres pourraient juger utiles ou nécessaires.

Si, comme je l'espère, je réussis dans ces conditions à affirmer la réalité et la loyauté de mes pouvoirs psychiques, je vous demande, par contre, de rendre hommage à la vérité et de me donner la satisfaction à laquelle j'ai droit. Et ceci, non pour moi-même, mais pour toutes les personnes qui ont bien voulu me donner leur confiance.

Accepterez-vous ces conditions qui, mieux que toute discussion, sont de nature à mettre fin aux débats, à me laisser sur le terrain, condamné sans retour, ou à me donner, en cas de réussite, la réparation d'honneur qui m'est due? Je le souhaite, sans trop l'espérer.

Mais, quelle que puisse être votre réponse, vous me rendrez en tout cas cette justice que, dans toutes ces circonstances, j'ai agi loyalement et fait face, la tête haute, à mes adversaires et à mes calomniateurs.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de ma considération distinguée.

Docteur A. DE SARRAK, O. C. O.

C'est le *bluff* qui continue.

Pourtant, j'accepte bien volontiers, en ce qui me concerne, la constitution d'un jury d'honneur, et je prends l'engagement de faire publiquement amende honorable, si M. de Sarrak nous démontre qu'il peut, grâce à ses pouvoirs psychiques, faire sortir, instantanément, d'œufs, menus comme des grains de tabac, des poissons, gros comme des *londrès*.

G. M.

UNE LETTRE DE M. OCHOROWICZ

Voici la lettre à laquelle notre directeur fait allusion dans son article :

Monsieur le Directeur,

Dans votre article sur une séance de M. de Sarrak, je trouve, entre autres, le passage suivant :

...« Cette expérience, faite dans un coin du salon, n'eut pour témoins que deux ou trois personnes ; dont le docteur Ochorowicz. Ces témoins la déclarent très réussie, etc. »

Pour ma part, c'est inexact. Je n'ai jamais déclaré à personne que cette expérience fût réussie — j'avais déclaré au contraire (à M. le secrétaire général de l'Institut Psychologique et à quelques autres assistants) qu'elle ne valait rien. M. de Sarrak n'ayant pas permis de constater, tout d'abord, si le morceau de la carte déchirée, qui devait traverser les parois de la boîte, se trouvait encore parmi les autres, dans sa main fermée, *immédiatement avant l'expérience*, personne ne pouvait savoir si le morceau en question ne se trouvait pas déjà dans la boîte. M. de Sarrak a eu largement le temps de l'y introduire, et il fut si bien caché, entre le mécanisme de cette boîte à musique, qu'on ne pouvait pas l'apercevoir à une première inspection.

En somme, je considérai cette « expérience » comme une simple plaisanterie.

Il n'en est pas de même de l'autre, préparée et exécutée en public, avec une solennité quasiment sérieuse. J'ai bien pu déclarer, comme vous le dites à peu près exactement, que la carte signée (pliée soigneusement pour être moins visible), est restée entre les doigts de M. de Sarrak, jusqu'au moment où celui-ci était tombé à terre (en écartant les bras, de façon à pouvoir atteindre, avec sa main droite, la fente de la porte). Mais j'avais déclaré, en même temps, que ce fut *tout* ce que je pouvais certifier Or, ce qui importait de savoir, ce n'était pas si la carte restait entre les mains de l'opérateur jusqu'à ce

moment-là, mais bien ce qu'elle est devenue ensuite ? Le moment de la prétendue dématérialisation eut lieu plusieurs minutes après, et alors on ne pouvait plus être sûr si c'était le même petit bout de papier qui restait encore entre ses doigts.

J'ai été plutôt porté à croire que ce fut un autre, ayant surpris un mouvement suspect dans la direction de son cœur, sous sa robe de chambre. Mais ces doutes furent vite dissipés : un de mes amis, le docteur Gorecki, s'étant esquivé auparavant, déjà au moment où nous passions dans l'autre salon, et, s'étant caché dans l'ombre de la rue, a vu la femme de chambre de M. de Sarrak sortir de la maison, déposer la carte à quinze pas de la porte cochère, à droite, faire encore quelques pas dans la même direction, et puis, rentrer à la maison. C'est à ce moment, seulement, qu'a eu lieu le transport officiel de la carte dématérialisée, qui, d'une façon non officielle, se trouvait déjà sur le trottoir.

Un autre assistant, induit en erreur comme tout le monde, quant au moment réel du transport, et qui sortit quelques minutes après, n'a plus rencontré personne.

On a d'ailleurs remarqué que M. de Sarrak, tout en demandant de lui indiquer l'endroit où la carte devrait être trouvée, n'a pas voulu consentir à ce qu'elle soit transportée tout droit, en face de la porte cochère. La nature des « vibrations » s'y opposait, disait-il, ces vibrations ne se propageant qu'à droite ou à gauche, jamais en avant.

Je ne pouvais rien objecter à cette manière de voir, ne connaissant pas la nature intime de ces vibrations invisibles, mais ce que je puis garantir, c'est que la force visible qui transporta réellement le petit papier aurait été pour sûr remarquée par la fenêtre, si elle avait traversé la rue.

Pour être complet, je dois ajouter que M. de Sarrak est un sensitif ; qu'en tant que sujet hypnotique, il présente certains phénomènes très remarquables, et que ce fut une peine pour moi que de le voir combiner le vrai avec du faux.

Mes amis et moi, nous avons été priés de ne pas divulguer publiquement la fraude, dans une réunion privée et gratuite, mais tous ceux qui se sont adressés à moi ont connu mon opinion dès le premier moment. Voilà pourquoi je suis obligé de rectifier cette petite inexactitude qui s'est faufilée dans votre compte rendu, d'ailleurs fort sagement réservé.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

J. OCHOROWICZ.

Paris, le 12 décembre 1907, 36, rue Saint-Sulpice.

D'autres lettres, aussi édifiantes, nous sont parvenues, notamment une lettre de M. Ernest Bosc, directeur de la *Revue générale des Sciences psychiques*, et une lettre du docteur F. Breton, vice-président de la Société d'Etudes psychiques de Nice ; ces deux chercheurs avaient vu M. de Sarrak opérer à Nice, avant qu'il vint se produire à Paris. Ils nous pardonneront de ne pas insérer leurs intéressantes observations, qui ne font que confirmer les appréciations de M. Ochorowicz et de notre Directeur.

DÉMATÉRIALISATION & REMATÉRIALISATION

Mon cher ami,

Comme contribution à l'étude des phénomènes de dématérialisation et de rematérialisation actuellement en discussion dans l'*Echo du Merveilleux*, je vous apporte les faits suivants :

Au cours de mes expériences avec le Dr Puel, en 1885, j'ai été témoin une dizaine de fois au moins, en présence de plusieurs de nos confrères, d'un phénomène de dématérialisation et de rematérialisation observé avec un médium très puissant, Mme L. B...

Un bracelet en laiton, sans ouverture ni soudure, découpé à l'emporte-pièce, était mis à l'un des avant-bras du sujet. Ses deux mains reposaient à plat sur une table ou étaient tenues dans celles d'un expérimentateur.

A un moment donné, après quelques minutes d'attente, on entendait un cri perçant poussé par Mme L. B..., et immédiatement le bruit très net que produisait le bracelet en tombant sur le parquet ou sur un meuble du cabinet du Dr Puel.

Plusieurs fois, nous avons constaté, dans les mêmes circonstances, les mains du médium maintenues dans les nôtres ou fortement appuyées sur la table par la pression des mains d'un des assistants, le passage du bracelet d'un bras à l'autre.

J'ai publié cette observation en 1886, dans mon journal *Le Moniteur de l'Hygiène publique*; je l'ai reproduite dans mon livre : *Sciences occultes et Physiologie psychique*, en la faisant suivre des réflexions suivantes :

« Aussi en opposition avec les lois physiques que peut paraître ce fait, j'affirme sa réalité ; et d'autres que moi, pas plus que moi sujets aux hallucinations, peuvent l'affirmer. »

Quant à l'explication de ce phénomène par les condensations différentes de l'éther et par la représentation dans l'astral de la matière, j'estime qu'il est au moins prématuré de s'en occuper. Le fait seul est à consigner, fait réel, incontestable, *positif*. Il appartient, comme tous les autres phénomènes dont s'occupent aujourd'hui les spiritualistes et les savants de bonne foi, à la métapsychique — phase de la philosophie qui met à néant les trois phases classiques de la doctrine positive.

Dr DUPOUY.

Saint-Cloud, 18 décembre 1907.

CEUX QUI NE NIENT PAS LE « MERVEILLEUX »

Chez M. René Quinton

Depuis que la presse a fait connaître sa découverte, M. René Quinton est le plus affairé des savants. Les malades affluaient en tel nombre à son dispensaire de la rue de l'Arrivée, qu'il a dû en ouvrir un second rue d'Ouessant, où son traitement marin est chaque jour appliqué à des centaines de personnes.

Au moment où je parviens à le joindre à son domicile particulier, où il est bien difficile de le rencontrer

M. René Quinton dicte à son secrétaire les réponses à faire à des lettres nombreuses demandant des conseils sur l'application de son traitement. J'entends parler de toutes les maladies imaginables. Pour celle-là, M. René Quinton ordonne une seule injection de cent grammes d'eau de mer. Pour celle-ci, deux injections : une de cent grammes, une de cinquante. Pour cette autre, trois injections seront nécessaires : une de cent, deux de cinquante grammes... Et tous ces malades dont s'occupe le savant seront promptement guéris, car M. René Quinton a acquis cette certitude étonnante que quelques gouttes d'eau prises dans l'Océan et introduites dans un organisme affaibli ou malade rendent à cet organisme la vigueur et la santé.

Il a bien voulu interrompre un instant son labeur pour me répondre.

— Vous tombez bien mal, me dit-il ; je ne me suis jamais occupé du « Merveilleux », car je n'en ai pas eu le temps. Ma vie, jusqu'à présent, a été absorbée par d'autres études. Mais rien ne me paraît impossible, et je suis loin de nier la réalité des phénomènes auxquels vous vous intéressez. Quant à leurs causes, je ne les connais naturellement pas... D'ailleurs, je pense que nul n'est mieux renseigné que moi à cet égard.

« Je sais bien que les théories sont nombreuses ; mais ce sont là propos en l'air, systèmes inconsistants, hypothèses gratuites, et les plaidoyers des différentes écoles, convaincants pour ceux-là qui se payent volontiers de verbiage, sont pour moi paroles oiseuses.

— Aucune des explications données ne vous satisfait par certain côté ?

— Non.

— En avez-vous une à vous ?

— Je n'en ai pas. »

Comme je l'interroge du regard :

— Je n'en ai pas, poursuit M. René Quinton, d'abord parce que je connais peu les phénomènes, ensuite parce qu'il me semble impossible, même lorsqu'on les connaît, de n'en pas ignorer la source.

— On peut au moins la pressentir...

— La pressentir ! s'exclame M. René Quinton. Pressentir, voilà bien justement le mal inhérent à notre nature ! La faiblesse, la démence de l'esprit humain est de vouloir tout expliquer, alors que rien n'est explicable.

« L'homme s'acharne à la poursuite du mystère. Il cherche à connaître le point de départ de toute chose. Il veut découvrir le pourquoi et le comment de tout ce qui l'entoure. Il prétend remonter à la source de la vie, dissiper toutes les ténèbres, arracher tous les voiles, surprendre tous les secrets.

« Traquant l'inconnu, qu'il espère saisir, interroger et contraindre à répondre, l'homme, imprudemment et impudemment, pénètre sur les territoires dangereux.

« Il y établit des postes, y élève des édifices ; mais comme il bâtit sur du sable mouvant, ses constructions disparaissent une à une, et il a la candeur de s'en étonner ! Faiblesse et démence !

— Cependant, s'il n'avait jamais cherché...

— L'homme n'aurait jamais rien trouvé ? Mais qu'a-t-il donc trouvé ? Rien.

— Comment ! Et les découvertes des Lavoisier, des Newton, des Franklin, des Pasteur, la vôtre..

— Oui, j'entends ; mais qu'est-ce donc que tout cela ? Les systèmes les plus ingénieux ne s'effondrent ils pas un à un ? Les travaux des génies les plus honorés eux-mêmes défient-ils le temps ? Non ; chaque jour, une théorie nouvelle se substitue à une théorie ancienne, reconnue fausse. Cette dernière venue est-elle au moins exacte ? Non, et cent ans, vingt ans, dix ans plus tard son tour viendra de disparaître. Ce qui était vrai hier cesse de l'être aujourd'hui ; ce qui semble incontestable à notre génération, sera contesté et taxé d'erreur par les siècles futurs.

« Comprenez-moi bien : ce qui varie, ce n'est pas le fait constaté et contrôlé, c'est la théorie imaginée pour l'expliquer, pour mettre en évidence la loi imaginaire qui le régit, et démontrer qu'il ne peut procéder que de cette loi.

« Et pourquoi cette théorie varie-t-elle ? Parce que, sans la connaître, nous tentons d'expliquer l'origine du phénomène.

« Ce système est malheureusement celui qu'appliquent à leurs recherches un grand nombre de savants. Les médecins, plus particulièrement, les médecins qui, pour la plupart, sont loin d'être des hommes de science au sens large du mot, usent volontiers de ce procédé.

« Réunissez-en quelques-uns afin de les entretenir d'une récente découverte : ils ne vous demanderont pas à examiner les malades soignés selon votre méthode, ils exigeront, avant tout, un exposé théorique. Vous devez leur dire *pourquoi* votre traitement *doit* être efficace. Si vos explications sont lumineuses, tout ira bien et vous obtiendrez leurs suffrages. Mais si vous n'avez pour garants que des exemples, fussent-ils nombreux, vous ne serez pas pris au sérieux. L'explication, la théorie, voilà le principal...

« Beaucoup d'esprits comprennent les choses scientifiques de la même façon. Un fait curieux est-il signalé ? On cherche tout aussitôt, non à savoir s'il est exact, si sa constatation n'est entachée ni d'erreur ni de fraude, car cela est bien inutile, mais, ce qui est plus urgent, à lui trouver une explication. On discute, on ergote, on se fait des concessions ou on se montre intransigeant ; puis, chacun s'institue le champion de

la théorie qu'il a enfantée ou adoptée. Or, qu'advient-il parfois? Il advient, il advient souvent que, par la suite, le fait est reconnu faux, mais que, chacune des théories élaborées pour l'expliquer étant ingénieuse et logique, on s'emploie de tous côtés à consolider le crédit du phénomène, pour sauver la vie de l'admirable théorie qui en indique la source et en détaille le mécanisme. Voilà où conduit l'amour excessif de la théorie! Et je pourrais citer des exemples...

« Eh bien, je dis que cela est de la folie, de la folie pure. La théorie ne prouve rien. On peut, oralement ou par écrit, démontrer tout ce qu'on veut. Il suffit pour cela d'être éloquent et habile.

« Le fait seul est intéressant. Le résultat seul est à considérer. Il conviendrait, dans toute espèce de recherches, d'examiner, de contrôler, de faire de nombreuses expériences, afin d'être certain de la réalité et de la constance des faits. Le reste!.... »

Et M. René Quinton fait un geste où se devine un grand mépris.

Je mets à profit le silence pour questionner le savant :

— Sans leur assigner une source, on peut avoir, sur les phénomènes, une opinion, une impression; les croire réels ou les croire faux... Quel est votre sentiment?... »

Fixement, mon interlocuteur me regarde :

— Que répondre? dit-il après un instant de réflexion. Que je crois? Non, puisque je n'ai jamais examiné les faits. Que je ne crois pas? Jamais, puisque je serais impuissant à justifier cette opinion. Affirmative ou négative me sont également interdites : je n'ai jamais vu, donc je ne peux juger.

— Mais d'après ce que vous avez lu, entendu raconter...

— Oh! interrompt M. René Quinton, ce qu'on écrit et ce qu'on dit ne saurait me suffire... Que, parfois, les témoignages semblent irrécusables, je veux bien l'admettre; mais, en conscience, je ne peux, pour me prononcer, m'en référer uniquement à eux. Je voudrais, avant de parler, avoir vu, contrôlé, étudié.

« Or, je vous le répète, le temps m'a fait défaut pour cela, et mes travaux m'ont toujours tenu éloigné du domaine du « Merveilleux »...

— Mais n'avez-vous jamais constaté de phénomènes spontanés? Aucun de vos rêves, aucun de vos pressentiments, par exemple, ne s'est-il jamais réalisé?

— Non, phénomènes spirites ou autres, jamais je n'ai vu quoi que ce soit. Quant à mes rêves et à mes pressentiments, j'ignore s'ils se sont parfois réalisés. Mais, en ce qui concerne les réalisations de ce genre, je crois qu'on pourrait établir une loi de proportion...

« Ce n'est là, du reste, qu'une hypothèse sans grande importance, car je n'ai, pour l'appuyer, aucune raison sérieuse. Aussi, je n'y tiens guère et ne la défends pas...

« Je ne peux donc pas dire, continue M. Quinton, que je crois au « Merveilleux », que je ne connais pas; mais, remarquez-le, je ne nie rien. Nier serait d'autant plus insensé que tout ce qui nous entoure est énigmatique. Comment, alors que nous ne connaissons rien, alors que la vie elle-même est mystérieuse, comment nierions-nous qu'il peut exister d'autres mystères aussi impénétrables, d'autres énigmes aussi indéchiffrables? Le « Merveilleux », c'est, pour vous, l'inconnu. Mais tout est inconnu, donc merveilleux! La vie, par exemple, dont le pourquoi et le comment nous échappent... Ce fait merveilleux, nous l'avons constamment sous les yeux, des générations l'ont observé : nul, cependant, n'en connaît la source, et il est vraisemblable que plusieurs siècles s'écouleront encore avant que la clef de cette énigme soit trouvée, en admettant, ce qui n'est pas certain, qu'elle doive l'être un jour. Alors...

« Le plus sage est, à mon avis, de se borner à connaître et à admirer la vie sous ses multiples aspects et dans ses innombrables manifestations, sans vouloir l'expliquer *quand même*.

« Apprenons donc à la connaître, penchons-nous sur elle. Regardons autour de nous; il suffit d'ouvrir les yeux pour voir, de voir pour être étonné et émerveillé. Mais ne cherchons pas des explications à tout ce que nous voyons. Eloignons-nous des fous et des farceurs, écouteurs ou faiseurs de discours insensés et dédaigneux d'observations. Ne nous instituons pas constructeurs de systèmes; contentons-nous, chacun selon notre compétence, d'enregistrer des faits, de les observer et de les contrôler. Le fait est une réalité, l'explication une chimère; le premier demeure, la seconde s'évanouit. »

GEORGES MEUNIER.

A propos de l'identité des personnalités psychiques

Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

Monsieur,

Permettez à un lecteur assidu de l'*Echo* de vous faire part de quelques pensées que lui a suggérées l'exposé, assez intéressant d'ailleurs, des diverses expériences faites

par le Groupe des Etudes psychiques de Nancy, et dont vous avez parlé dans un de vos derniers numéros.

Il est regrettable que les expérimentateurs assistant à la séance où se serait manifesté l'Esprit d'Augustin Cauchy, aient semblé ignorer quelle était la haute personnalité scientifique qui voulait bien les honorer de sa présence : ils ont à mon avis laissé passer devant eux sans y prendre garde une des rares occasions qu'ils pouvaient avoir de s'assurer d'une façon sinon décisive, du moins un peu probante de l'identité de l'esprit qui entrait en communication avec eux.

Rien n'est plus facile en somme pour un homme de culture ordinaire que d'aligner quelques vers qui pourraient à la rigueur être signés de Victor Hugo, ou quelques pensées qui auraient pu tomber des lèvres de Platon : le génie ne se montre pas uniformément dans toutes les lignes de leurs œuvres ; aussi toute preuve de ce genre, c'est-à-dire d'ordre purement philosophique ou littéraire, ne paraît pas avoir grande valeur. Il n'en eût pas été de même d'un problème de mathématiques supérieures, car il n'est point par exemple à la portée du premier venu de résoudre un problème de calcul intégral, et il eût été curieux de voir de quelle façon aurait su s'en tirer l'entité qui se prétendait être l'illustre Cauchy.

Je ne demande qu'à être convaincu, mais je crois bien que si l'expérience était tentée on s'apercevrait avec stupéfaction que les plus grands géomètres, Archimède comme Pascal, Newton ou Laplace, une fois dans l'autre monde, loin d'être en contact avec la Vérité, n'entendent plus rien à la science sur laquelle fut jadis échafaudée leur gloire, et force nous serait bien d'admettre que nous aurions tout bonnement été les victimes d'une illusion et qu'une entité mensongère se serait abritée pour se jouer de nous derrière une personnalité avec laquelle elle n'avait rien de commun.

La grande objection que l'on peut faire à la doctrine spirite est en somme celle-ci. Comment se fait-il que toutes ces intelligences posthumes ne se révèlent à nous que pour nous conter des balivernes alors qu'elles auraient tant de choses intéressantes à nous apprendre, quand il leur serait si facile de nous conseiller, de nous guider ? A-t-on jamais enregistré un seul progrès scientifique dû à une communication spirite ? Est-ce que si cette doctrine reposait sur des bases sérieuses nous en serions encore à trouver dans l'Au-delà de mystérieuses énigmes ? Est-ce que la justice en serait réduite à chercher si longtemps et parfois si vainement les auteurs de crimes qui, si souvent, restent impunis, comme si les âmes des victimes n'étaient pas là pour nous clamer les noms des bourreaux ?

Il faudrait bien des preuves pour convaincre la légion des sceptiques, et il est, à ce point de vue, permis de regretter que la Société des Etudes psychiques de Nancy, qui nous a déjà livré quelques intéressantes communications, ait ainsi laissé échapper cette occasion presque unique de jeter quelques bases un peu solides sur lesquelles elle eût pu tenter d'édifier une croyance. Une conversation avec Cauchy, même avec Cauchy mort, eût sans doute captivé davantage notre attention, que les calembredaines que nous a servies l'Entité qui, sous prétexte qu'elle représentait un mineur tué dans la catastrophe de Courrières, a trouvé à propos du fond de son tombeau de nous hurler l'*Internationale*.

Décidément, si l'on doit encore, dans l'autre monde, continuer à subir les inepties des sots et à y coudoyer les imbéciles, vraiment c'est à vous dégoûter de mourir.

GASTON DE MASSAS.

Antibes, 24 décembre 1907.

LE PRÉTENDU MIRACLE DE BRIN

Le *Temps*, dans son numéro du 18 décembre, publiait les lignes suivantes :

Durant des siècles, Brin s'était contenté de sa situation d'aimable mais modeste village de Meurthe-et-Moselle, tout proche de Moncel et à quelques kilomètres de Nancy. Voici que Brin va sans doute connaître la célébrité qui s'attache aux lieux où fleurirent des miracles. Et le miracle de Brin n'est point de ce petits miracles d'amateurs isolés. Non. Le miracle de Brin a été vu et constaté par tout une population : maire, adjoint et curé en tête.

L'émotion fut si vive, le miracle fit tant de bruit dans le pays que le commissaire spécial de Moncel s'émut et vint faire une enquête à Brin. Voici ce qui lui fut révélé :

Le dimanche 8 décembre, le curé donnait la bénédiction du Saint-Sacrement, après la grand'messe, où assistaient la plupart des habitants. L'église était pleine.

Comme le curé reposait l'ostensoir sur l'autel, il vit distinctement sur la lentille l'image d'un jeune homme tel qu'on se représente le Christ.

Croyant à une sorte d'hallucination, il appela son chantre, M. Laroche, qui est en même temps adjoint au maire, et lui demanda de vouloir bien regarder l'ostensoir et de lui dire s'il y remarquait quelque chose d'anormal.

— Mais je vois l'image d'un jeune homme dans la lentille ! s'écria M. Laroche. On croirait un saint ou le Christ en tunique.

Il est bon de dire tout de suite que le curé de Brin est là depuis de longues années et qu'il n'a rien d'un mystique. C'est un brave homme aimé dans le pays et se souciant assez peu que ses paroissiens soient ou non très croyants ou très pratiquants.

M. Laroche et le curé appelèrent les assistants et tous, sans exception, virent dans la lentille de l'ostensoir l'image du jeune homme revêtu d'une tunique.

Le maire, qui pratique peu, se trouvait par hasard à l'église. Il vit, lui aussi, et sans avoir besoin de quitter sa place, située à quatre mètres environ du maître-autel, l'image reflétée.

Interrogé par le commissaire au sujet de ce qu'il pensait de ce miracle, le maire répondit qu'il avait simplement constaté le fait comme tous les assistants, mais qu'il ne savait à quoi l'attribuer.

— Ne serait-ce point un effet de lumière ? Le saint d'un vitrail ne se serait-il pas reflété sur la lentille ?

— Impossible. Nos vitraux ne comportent aucun personnage.

— L'hostie ne serait-elle point truquée ?

— Oh ! non. Le curé, interrogé par moi, m'a dit

que cette hostie se trouvait depuis longtemps dans l'ostensoir et qu'elle avait déjà servi à donner la bénédiction. D'ailleurs, notre curé, loin de songer aux miracles, s'inquiète peu de qui vient ou ne vient pas à l'église.

Après cette conversation, le commissaire s'en fut à l'église avec le maire et le curé et constata qu'en effet il n'y avait aucune image de saint sur les vitraux de l'église et qu'aucune statue ne pouvait se refléter sur la lentille de l'ostensoir placé sur le maître-autel.

Dans le pays, l'émotion augmente tous les jours, les uns tenant pour un bon et valable miracle, les autres croyant à une hostie truquée, de rares personnes à un phénomène naturel, mais actuellement incompréhensible.

Le lendemain, le *Matin* reproduisait un récit analogue qu'il faisait suivre de l'*interview* d'un savant. Ce savant, naturellement, parla d'hallucination collective. Dès qu'un fait un peu anormal se produit, les savants parlent toujours d'hallucinations collectives. On l'a bien vu, au moment des apparitions de Tilly! Il est rare que l'événement justifie leur hypothèse. Ils n'en démordent jamais cependant.

Tandis que les savants parlaient d'hallucinations collectives, les mangeurs de prêtres, comme M. Ranc, ne craignaient pas d'affirmer que le clergé, sentant la foi décroître, avait imaginé un miracle pour la ranimer. C'est également une thèse que soutinrent les anticléricaux, lors des apparitions du Champ Lepetit.

Heureusement, la réalité ne tarda pas à donner tort aux savants et aux sectaires.

Voici en effet la note officielle qu'a publiée la *Semaine religieuse* du diocèse de Nancy :

AVIS OFFICIEL

Le prétendu miracle de Brin.

L'autorité diocésaine a fait renouveler, le dimanche 15 décembre, par M. le curé de Brin, une expérience qui avait déjà été faite le dimanche précédent, à savoir : placer dans l'ostensoir une hostie non consacrée et mettre l'ostensoir dans la situation où il se trouvait le 8 décembre, jour où cette image s'était produite une première fois. L'image s'est reproduite, dans le second cas, aussi nettement que dans le premier : ce qui a démontré que cette image n'est pas le résultat d'un miracle.

C'était, dès le dimanche 8 décembre, l'opinion de M. le curé de Brin; mais il ne pouvait expliquer ce phénomène.

Mgr l'évêque, après avoir interrogé M. le curé, a envoyé un prêtre très habile photographe pour photographier cette image et rechercher quelles pouvaient être les causes qui la produisent. Ce prêtre a reconnu que l'image se modifiait, s'effaçait ou disparaissait, selon la position qu'occupaient les deux bougies placées de chaque côté de l'ostensoir.

Il a apporté à l'évêché l'ostensoir renfermant une hostie non consacrée. L'image s'est reproduite aussi nettement qu'à Brin.

Monseigneur a constaté qu'elle était formée par des ombres projetées par les bords du cercle ou de la couronne placée au centre de l'ostensoir, et par les feuilles de trèfle d'une petite galerie dorée qui orne cette couronne, et par la façon dont est taillé le verre qui ferme le centre de l'ostensoir.

Une fois encore, ces ombres se sont modifiées, effacées ou ont disparu, selon la situation qu'occupaient les deux bougies.

Il faut ajouter que l'image, quoique assez distincte, est loin d'être parfaite.

De notre côté, dès la première nouvelle des faits, nous avions demandé à M. le curé de Brin de vouloir bien nous dire exactement ce qu'il y avait de vrai dans le récit du *Temps*.

M. le curé Brin nous avait répondu par la lettre suivante :

Brin-sur-Seille, 20 décembre 1907.

Monsieur

Je serai bref, vous me le pardonnerez, j'ai tant à répondre! Toute la paroisse a vu, par deux fois, une figure de Christ semblable à la Sainte-Face, fixée sur l'hostie exposée pendant la messe et pendant les vêpres. Elle était très nette et très distincte ; jamais on n'avait rien vu dans la sainte Hostie. D'après l'enquête, ce serait un jeu de lumière : la clarté des bougies faisant ombre sur une petite bordure dorée et terminée en pointe, et formant une figure parfaite. Les gens de Brin n'acceptent que très difficilement cette explication.

Dans la circonstance présente, nous devons nous rappeler cette parole de Notre-Seigneur à saint-Thomas : « Heureux ceux qui croiront et qui n'auront pas vu. »

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

Joseph Fourié,
Curé de Brin.

Cette curieuse illusion d'optique n'est pas sans précédent. Un phénomène analogue s'était déjà produit, dans le courant de l'année, aux environs de Carcassonne.

Voici dans quelles conditions :

Le lundi de Pâques, raconte-t-on, un prêtre de Carcassonne disait la messe dans l'église de Notre-Dame-de-la-Garde. Ce prêtre vit — et les enfants de chœur avec lui — la face du Christ dans l'ostensoir. Très ému par cette apparition, le prêtre en fit part au curé de la paroisse et à d'autres prêtres. Mais ne voulant pas aller trop vite, le clergé décida de ne pas

répandre dans le public la nouvelle de cet événement.

Or, le 8 septembre, avait lieu dans la même église une cérémonie religieuse où assistaient deux cents personnes environ. Cette fois, entre l'hostie et le verre de l'ostensoir, les fidèles virent le visage du Christ, tel qu'il est représenté sur les tableaux sacrés. Seul, le vicaire déclare n'avoir pas vu l'apparition.

Un des témoins les plus sérieux, un propriétaire de Conques, qui a fait ses études au lycée de Carcassonne et qui n'est pas un croyant, a déclaré avoir vu ce visage de face, « comme dessiné au crayon ». La tête aurait fait un mouvement à droite et serait revenue à sa première position. Une grande émotion s'empara des assistants. L'évêché, qui s'était montré assez sceptique, fit faire des expériences en vue de rechercher si une illusion d'optique n'avait pas pu se produire. Les témoins ont affirmé que les jeux de lumière et d'ombre qui se produisaient n'avaient rien de commun avec la vision qu'ils avaient eue.

Comme pour le phénomène de Brin, une enquête fut prescrite par l'autorité religieuse. Les résultats en ont été transmis à Rome. Rome, à notre connaissance, ne s'est pas encore prononcé.

BLUFFEURS D'HIER :

LES DAVENPORT

A propos de la singulière aventure dont M. de Sarrak vient d'être le héros, notre directeur a fait allusion à cette « affaire » Davenport qui, il y a une quarantaine d'années, fit un bruit énorme à Paris où les deux jongleurs d'Amérique vinrent opérer sous le titre usurpé de « médiums ».

Les Davenport, William et Ira, âgés de vingt-cinq à vingt-sept ans, étaient frères, et ils s'entendaient fraternellement pour tromper les populations qu'ils visitaient et leur faire croire que, sous leur direction, les « esprits » exécutaient mille tours plus extraordinaires les uns que les autres. Lorsqu'ils eurent la malencontreuse idée de venir « épater » les Parisiens, en 1865, ils étaient encore enivrés du triomphe sans précédent remporté en Angleterre, où, pendant deux ans, ils avaient été les hommes les plus en vue et les plus fêtés par le public et par la presse. Avant d'honorer la capitale de leur visite, ils donnèrent, au château de Gennevilliers, quelques séances fort curieuses, paraît-il, devant un auditoire trié sur le volet et composé d'écrivains et de journalistes. Tous les hôtes du château privilégié s'accordèrent à reconnaître que les « phénomènes » obtenus par les deux Américains étaient « merveilleux » et « inexplicables ».

Bien entendu, pendant ce temps, on collait force affiches sur les murs de Paris. Il y était annoncé, en caractères immenses, que la première séance des frères Davenport aurait lieu le 14 septembre, dans la salle Hertz, rue de la Victoire ; que le spectacle serait divisé en deux parties : 1° *les exercices de l'armoire;* 2° *une séance dans les ténèbres* ; que le prix des places était fixé à vingt-cinq francs par personne pour le spectacle entier, et à dix francs seulement pour la première partie. C'était presque pour rien.

Les journaux, de leur côté, annoncèrent la nouvelle, et le *Moniteur du Soir*, en sa qualité de journal officiel, fut naturellement le premier qui en informa ses lecteurs. Quelques écrivains émirent bien quelques doutes sur les facultés des « médiums » ; Edmond About, dans une de ses chroniques de l'*Opinion nationale*, malmena bien leurs phénomènes, qu'il appelait des « miracles de pacotille », mais cela ne fit rien à l'affaire : la popularité des Davenport était si grande, leur réclame si colossale, les polémiques engagées autour de leurs séances d'Angleterre passionnaient à tel point le public français, et surtout, les attaques dont ils étaient l'objet étaient si âpres, si violentes, que tout Paris avait hâte de voir les deux frères dans l'exercice de leurs fonctions de montreurs d' « esprits », et de les applaudir ou de les siffler, suivant le cas.

Le jour de la première représentation, c'était un mardi, les places furent enlevées d'assaut.

Ce jour-là, ou plutôt ce soir-là et les soirs suivants, la salle Hertz était, comme le spectacle qu'on venait y contempler, divisée en deux parties que séparait une balustrade de un mètre de haut. D'un côté, les sièges réservés au public, de l'autre, l'emplacement réservé aux frères Davenport et à leur troupe de « désincarnés ». Au milieu du susdit emplacement se trouvait une armoire. Ce meuble, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par notre figure 1, était monté sur des tréteaux, et, conséquemment, isolé du plancher. Il ne pouvait contenir que trois personnes, assises ou debout. A droite et à gauche, deux sièges primitifs, deux planches fixées aux parois. Au milieu, divers instruments, violon, guitare, trompette, tambour de basque, sonnettes. Sur le devant, trois portes qu'on ouvrait ou fermait sur l'ordre des « médiums ». Dans la porte du milieu, une ouverture en forme de losange était pratiquée. C'était là tout le matériel nécessaire.

Je m'aperçois que j'ai omis de mentionner les cordes et c'est un grave oubli, car les frères Davenport en faisaient un grande consommation. Donc, sur la « scène », on apercevait aussi des cordes.

Voyons maintenant le genre de « phénomènes » qu'offraient au public les Davenport, après le speech

de leur interprète (ils ne connaissaient pas le français), homme expert en l'art de louer le talent de ceux qui l'ont prié de porter la parole en leur nom.

Les exercices de l'armoire

Tout d'abord, les Américains prient plusieurs spectateurs de passer dans l'enceinte à eux réservée, et de faire le cercle, en se tenant par la main, autour de la fameuse armoire. Ceci, afin d'isoler le meuble d'indiscutable façon. Cette précaution prise, il s'agit de garrotter les « médiums », et de les bien garrotter. Pour effectuer ce travail d'une haute importance, on désigne d'un commun accord l'homme de la société qui semble le plus habile dans l'art délicat de faire les nœuds, généralement un officier de marine. Les cordes sont naturellement l'objet d'un examen préalable et sérieux. Leur solidité est d'ailleurs à toute épreuve.

Le délégué en prend une, a soin de la marquer et de constater sa longueur pour qu'on ne puisse ni la changer ni la couper ; puis, à l'aide de *nœuds marins*, il attache les « médiums », leur lie solidement bras et jambes, les enlace et les amarre de telle sorte sur les bancs de l'armoire qu'ils ne les pourront quitter sans le secours d'un étranger.

Alors, on ferme les trois portes et on se dispose à attendre... Mais qu'est ceci ?... La porte du milieu est à peine fermée que, par la petite ouverture, apparaît un bras, un bras rouge encore de la rude étreinte du solide *nœud marin !*

Surprise, stupéfaction, enthousiasme ! On applaudit à s'en briser les os, on ouvre les portes, et les deux frères, souriant et saluant, sortent de l'armoire en brandissant les liens qui, tout à l'heure, les tenaient fixés à leur siège.

L'ovation terminée, ils remontent dans l'armoire, s'y asseoient et posent les cordes sous leurs pieds. On ferme les portes. Deux minutes après, on les rouvre... et on aperçoit les frères Davenport garrottés sur leur banc. On vérifie les attaches : elles sont semblables aux premières.

Tout, remarquez-le bien, se passe en pleine lumière ; le cordon d'isolement n'est jamais rompu, et l'armoire repose toujours sur les tréteaux isolateurs. Aucune possibilité d'intervention étrangère...

Continuons :

Les portes sont refermées, et le dernier battant est à peine poussé que le violon, la guitare, les cloches, le tambour de basque donnent un concert assourdissant. Enfin le silence succède à la cacophonie, un bras passe par la lucarne, et le vacarme recommence.

Au plus fort du concert, on ouvre les portes : le bruit cesse aussitôt, les « médiums », ligottés sur leur banc, sont calmes et tranquilles, les instruments sont à leur place. On referme et le « chahut » recommence.

Mais, malgré tout, un doute pourrait subsister dans l'esprit des spectateurs... Les frères Davenport ne le voudraient à aucun prix. Aussi demandent-ils à l'assistance de nommer un délégué. Le temps d'être choisi, et le mandataire de l'assemblée est prié, par les Davenport, de venir prendre place au milieu de l'armoire. Pour faciliter la mission de ce contrôleur, les « médiums » font attacher une de ses mains sur l'épaule de l'un d'eux, l'autre sur le genou du second. De cette façon, il ne pourront faire aucun mouvement sans que le délégué s'en aperçoive.

On referme les portes, le bacchanal recommence. On les ouvre, plus rien ; mais on s'aperçoit que le contrôleur a la tête enveloppée de son mouchoir, qu'il est coiffé du tambour de basque, qu'il est dépouillé de sa cravate et de ses lunettes ; que la première est nouée autour du cou de son voisin de droite, alors que les secondes sont sur le nez de son voisin de gauche. Le délégué n'a eu conscience d'aucun mouvement suspect ; il a été dépouillé comme par une fée et n'a senti qu'un frôlement léger. Les « médiums », d'ailleurs, sont toujours bien attachés, ainsi qu'on le constate.

Après quelques autres « phénomènes » du même genre, la première partie de la séance, pour laquelle on a versé dix francs, est terminée.

La deuxième partie, qui se déroule dans les ténèbres, comporte des « phénomènes » plus extraordinaires encore, et c'est justice puisqu'il faut, pour les voir, débourser vingt-cinq francs.

Dans les ténèbres

L'armoire à malice est emportée. Une simple table, sur laquelle sont posés deux guitares et un tambour de basque, la remplace avec avantage. Les Davenport s'asseoient sur deux chaises placées de chaque côté de la table. Ils ont, sous leurs pieds, chacun un paquet d'inévitables cordages. Un nouveau cordon d'isolement est établi : quinze personnes font la chaîne autour des « médiums ».

A un signal, l'obscurité se fait. On est attentif... Deux minutes d'attente et la lumière renaît : les deux frères sont amarrés sur leur chaise ! La table et les chaises sont également enlacées par de solides ligatures.

On éteint, et une mystérieuse harmonie ravit les spectateurs. Le gaz s'allume : le concert cesse, les instruments, toujours sur la table, ne semblent pas avoir bougé de place, et les Davenport sont toujours attachés.

L'étonnement est à son comble. Les Américains, qui triomphent décidément, exigent un contrôle plus sévère encore. Ils demandent qu'il soit apposé des scellés sur leurs liens.

Ce vœu est immédiatement exaucé ; de plus, et toujours pour se conformer au désir des « médiums », on enduit les instruments de musique d'une liqueur phosphorescente, afin qu'on puisse les apercevoir dans l'obscurité.

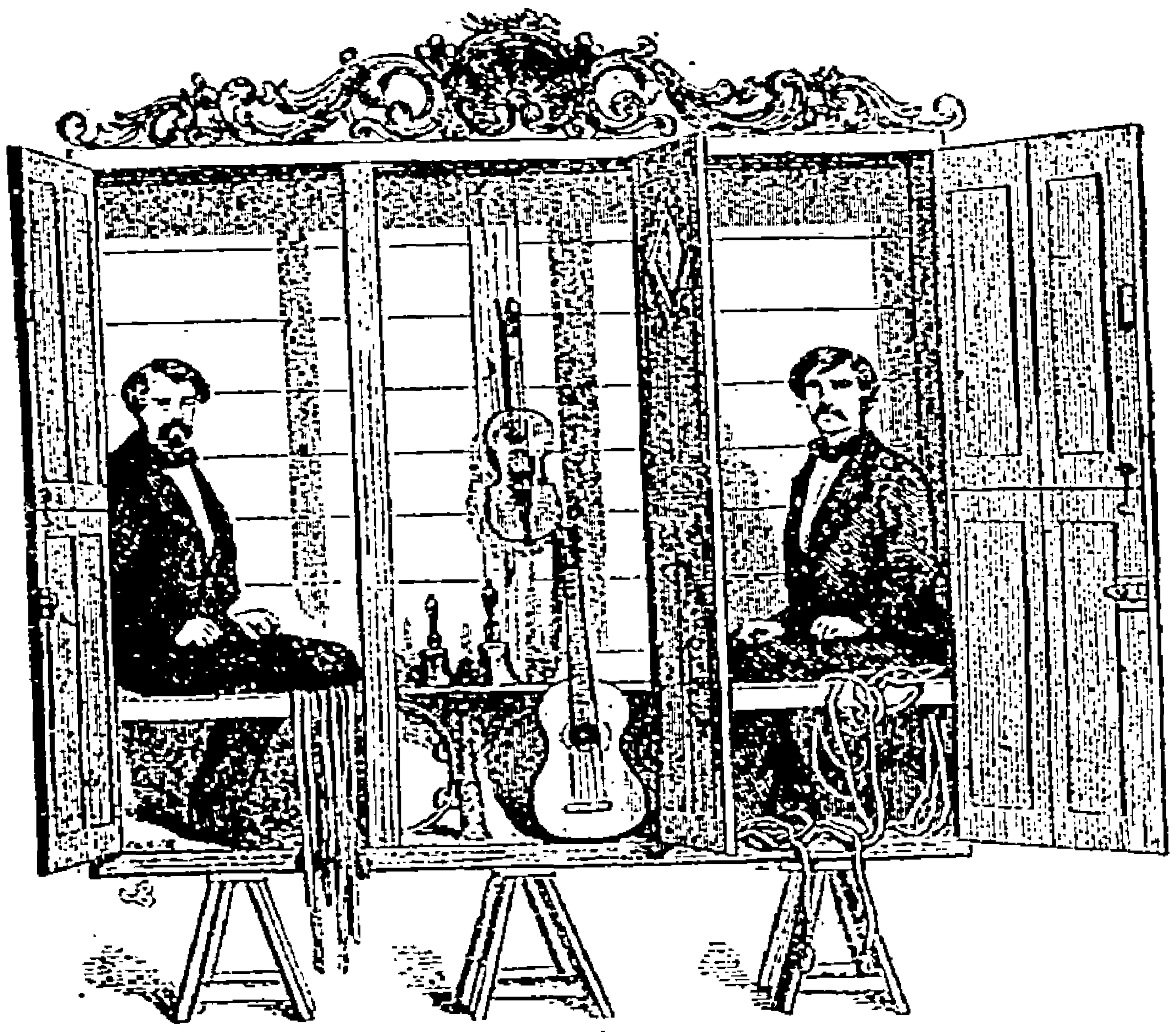


Fig. 1.
Les « médiums » dans l'armoire
WILLIAM DAVENPORT IRA DAVENPORT

Puis on éteint enfin. Alors, des sons se font entendre, et guitares et tambour de basque volent à travers la salle, frôlent la tête des spectateurs, ébahis et terrifiés, sans les heurter. La lumière est brusquement faite, et on retrouve les instruments sur les genoux des assistants. Les scellés sont intacts : les « médiums » n'ont pas fait un mouvement.

Mais les frères Davenport jugent nécessaire de prendre une nouvelle précaution.

Sur leur ordre, on place sous leurs pieds une feuille de papier et on y trace, au crayon, le contour de leurs chaussures. Grâce à cette nouvelle précaution, on ne pourra croire qu'ils quittent leur place et mettre en doute la collaboration des « esprits ». Le moindre déplacement, en effet, serait trahi par un écart quelconque... En outre, les Américains prient un spectateur de quitter son habit et de le déposer sur ses genoux.

Ces préliminaires terminés, le gaz est éteint. Musique, valse échevelée des instruments dans la salle et phénomènes divers et locaux : là, un chapeau quitte la tête d'un monsieur ; ici, un spectateur sent passer dans ses cheveux une main inconnue et hardie ; là-bas, un assistant sent une main invisible presser vigoureusement la sienne. Quant au spectateur qui est en bras de chemise, il s'aperçoit soudain que son habit s'envole...

Le gaz est rallumé. Tout est calme. Les « médiums » sont garrottés, les cachets de leurs liens sont intacts, leurs pieds occupent, sur la feuille de papier, la même

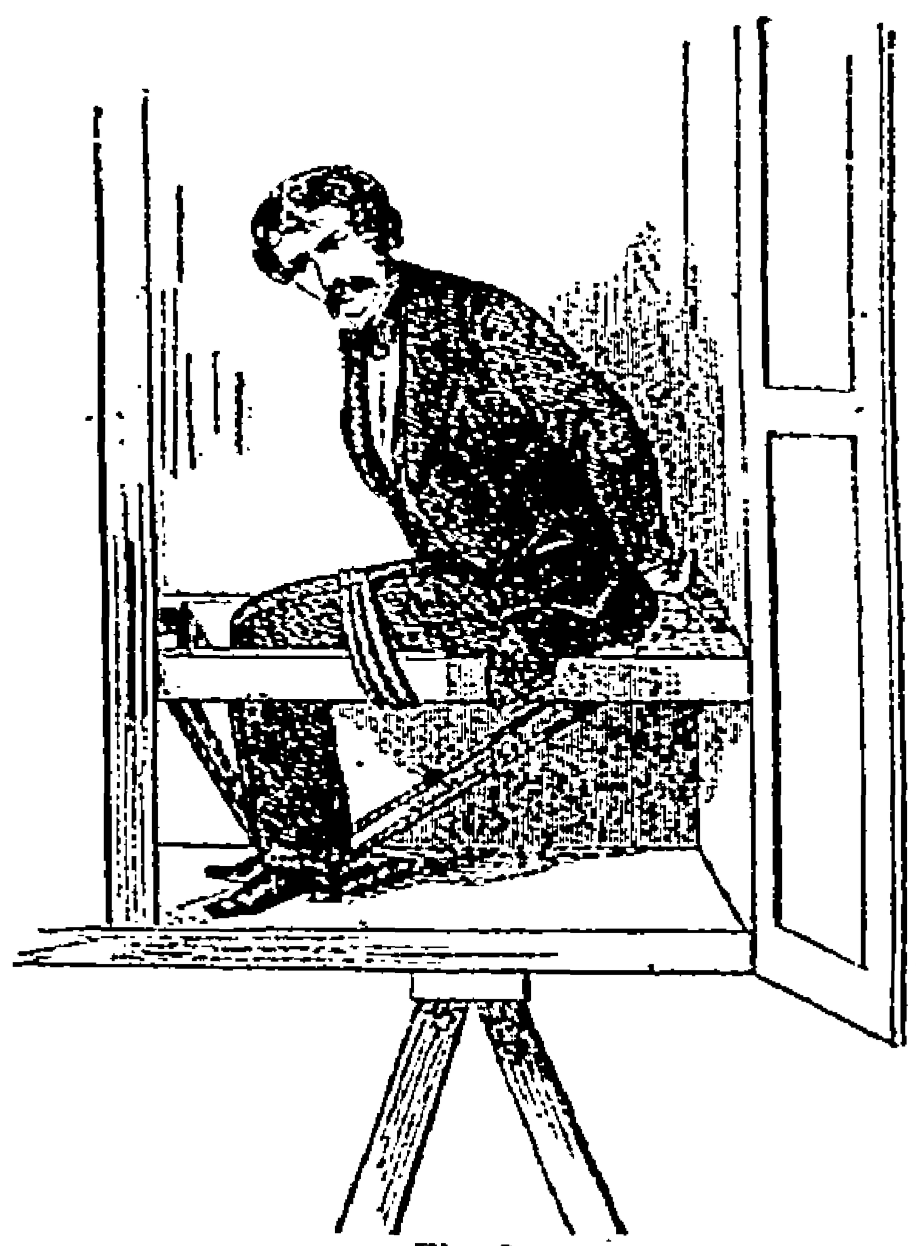


Fig. 2.
Ira Davenport ligotté sur son banc

place que précédemment ; mais on remarque avec stupéfaction que l'un d'eux est revêtu de l'habit du spectateur dépouillé, et que l'autre est coiffé d'un chapeau et porte des lunettes appartenant respectivement à deux des assistants. L'habit du premier « médium » est dans la salle, sur les genoux d'un spectateur.

On applaudit à tout rompre, et nul ne doute que les Davenport entretiennent des relations cordiales et suivies avec les « esprits ».

Un peu de comédie

Du moins en fut-il ainsi pendant quelque temps. Mais tous les « trucs » sont un jour découverts et tous les mysificateurs démasqués. Les frères Davenport en firent la cruelle expérience. Une de leurs séances fut « chahutée » comme une simple réunion électorale, leur armoire fut fort endommagée, et la police dut faire évacuer la salle Hertz où grondait la colère des mystifiés récalcitrants.

Mais les Parisiens sont peu féroces et très loustics. Leur colère tombe vite. Ils continuèrent à venir en masse à la salle Hertz, non plus cette fois pour frissonner au contact de l'au-delà, mais pour se « payer la tête » des deux Américains qui, s'obstinant malgré

tout, à vouloir se faire prendre au sérieux, jouaient souvent le rôle ridicule de mystificateurs mystifiés. Mille mésaventures leur advinrent, qui ne les démontèrent nullement d'ailleurs, et j'en veux conter une :

Les frères Davenport avaient, comme on l'a vu, l'habitude excellente, mais parfois périlleuse, de prendre contre eux-mêmes des précautions sans nombre. Celle-ci, par exemple : quand, attachés sur leur banquette ou sur leur chaise, ils se disposaient à opérer, les « médiums » priaient un assistant de venir verser de la farine dans leurs mains, à ce moment fixées derrière leur dos. Grâce à cette poignée de farine, leurs mouvements et leurs attouchements devaient être trahis... C'était très pratique, surtout pour eux comme on le verra tout à l'heure.

Naturellement, après chaque expérience, on regardait gravement si la farine était toujours dans les mains des « médiums ». Elle y était toujours. Elle y était même trop souvent au gré des frères Davenport, car une fois, sa présence, vraiment « merveilleuse » et « inexplicable », les jeta dans une grande confusion. Voici pourquoi :

Ce soir-là, un spectateur malicieux eut l'idée de placer dans leurs mains... du tabac à priser. Les « médiums » ne s'aperçurent pas de la fraude, leurs mains étant, on se le rappelle, attachées derrière leur dos (voir figure 2) Or, on ferma les portes de l'armoire, les phénomènes se produisirent, cessèrent, et, quand on ouvrit les portes, on vit, dans les mains des médiums triomphants,... de la belle farine blanche !

Liens illusoires, contrôleurs impuissants

Mais comment donc les Davenport opéraient-ils ? Car il semble bien, à lire le compte-rendu de leurs séances, que les phénomèmes étaient réels et non truqués.

Eh bien, c'est très simple, et Robert Houdin, qui s'y connaissait en illusionnisme, a dévoilé leurs « trucs ».

Les prestidigitateurs, dit-il, ont, d'ordinaire, des instruments spéciaux propres à faciliter leurs prestigieux exercices. Les Davenport n'ont, à proprement parler, que leurs cordes. L'armoire n'est pour rien dans l'exécution de leurs trucs. Un simple paravent et deux chaises pourraient au besoin la remplacer. Elle ne sert, en réalité, qu'à cacher les manipulations des médiums. Les instruments de musique peuvent être considérés comme de simples accessoires.

Les cordes sont faites de coton ; leur tissu est une tresse semblable à celle des cordons qui servent à faire mouvoir les rideaux ; elles présentent ainsi une surface unie pouvant glisser très facilement l'une sur l'autre. Elles ont environ 3 mètres de longueur.

Lorsque, au commencement de la séance, on engage un certain nombre de spectateurs à monter sur l'estrade et à entourer l'armoire, on les prie de se tenir tous par la main, sous le prétexte d'établir un cercle magnétique autour des spirites. En réalité, c'est pour prévenir les indiscrétions. C'est pour ces mêmes raisons qu'on fait également se tenir par la main le rang des spectateurs le plus rapproché de la scène.

Les deux frères s'asseoient sur les sièges de l'armoire ; ils remettent chacun trois cordes au délégué qui doit les attacher sur leur banc. On croirait peut-être cette besogne facile ; il n'en est rien. D'abord, comment va-t-on s'y prendre et par où va-t-on commencer? On n'a jamais eu, peut-être, l'occasion de garrotter un prisonnier. Quelquefois le délégué est bienveillant; il cherche moins à embarrasser son homme qu'à remplir sa tâche ; il marche au hasard de la corde. Alors tout est pour le mieux pour le succès du prestige. Mais fort souvent aussi on a affaire à un délégué malin, nerveux, prenant son rôle au sérieux et regardant sa réputation d'habileté comme engagée. Sa première idée est de placer les poignets du patient derrière son dos et de les y fixer solidement. Il fait ensuite revenir la corde par devant, la conduit ensuite par derrière, l'enlace sous les bras et termine par un nœud qu'il juge inextricable.

Avec les deux autres cordes, il entoure les pieds, les cuisses, les bras, et amarre solidement ces parties au banc de l'armoire. Vaines précautions ! Tous les nœuds, toutes les attaches peuvent se défaire.

Tandis qu'on le garrotte, le médium se prête à toutes les positions qu'on lui impose. Mais, de son *œil américain*, il voit promptement à qui il a affaire. Le délégué bienveillant, il ne s'en occupe guère ; il le laisse faire. Mais l'autre, il le surveille et lutte tacitement contre ces rigueurs. Se sent-il trop vigoureusement serré, il laisse échapper une faible plainte qu'il semble réprimer aussitôt. Cette petite comédie réussit presque toujours : il est rare qu'on ne mette pas un peu de réserve dans la continuation des ligatures. Ou bien encore le médium, sans qu'on puisse s'en douter, gonfle certaines parties du corps, soit en haussant insensiblement les épaules, soit en écartant les bras du corps, soit enfin en opposant une résistance du côté où la pression se fait sentir ».

Dès que les portes de l'armoire sont fermées ou le gaz éteint, il s'agit de reconquérir sa liberté : on y parvient par un travail de force et de dislocation auquel on est habitué. On délivre d'abord une main, puis l'autre. Le premier dégagé, après avoir passé le bras à travers la lucarne, aide fraternellement le retardataire.

Quand les « médiums » se sont attachés eux-mêmes, on pense bien que le mode de ligature employé leur permet d'échapper rapidement à leur lien : ils font, pour immobiliser leurs mains, un simple nœud coulant (voir la figure 3) ; les boucles peuvent être serrées ou agrandies, soit qu'on tire ou qu'on lâche les bouts A et B. Or, comme on attache le corps et les

pieds avec la même corde (soit les bouts A et B prolongés), il suffit d'allonger les jambes pour serrer le nœud coulant et faire croire qu'on est très solidement attaché, et de les ramener en arrière pour le desserrer, se libérer et suppléer aux « esprits » absents.

Quand le concert est terminé, qu'on va ouvrir les portes de l'armoire ou faire la lumière, on se garrotte à nouveau.

Pour ce qui est du délégué contrôleur qu'on ligotte aux « médiums », il n'a conscience d'aucun des mouvements que font les frères Davenport pour l'excellente raison que ces derniers ne remuent ni les épaules ni les cuisses.

Ces parties du corps des Américains, les seules que puisse contrôler le mandataire du public, puisque ses mains y sont liées, sont précisément les seules qui restent en repos. Mais les bras remuent sans qu'il s'en aperçoive, étant immobilisé et à la merci des « médiums » qui le déguisent et le dépouillent en toute sécurité.

Quant au « truc » qui consiste à se faire mettre de la farine dans les mains, il est également de tout repos :

Une fois la main dégagée, dit Robert Houdin, les frères Davenport versent leur farine dans une poche pratiquée dans l'habit ; s'y essuient les mains ; les passent ensuite successivement par la lucarne pour montrer qu'elles sont libres, et se livrent enfin à leur bruyant concert ; après quoi l'un des frères prend dans une poche de côté un petit cornet rempli de farine ; il en verse dans les mains de son compère et dans une des siennes ; remet le cornet vide dans sa cachette et répartit dans ses deux mains sa provision de farine. On ouvre les portes, et les deux frères, dégagés de leurs cordes, descendent montrer au public que leurs mains sont toujours remplies de farine.

Voilà qui explique à merveille la transformation du tabac en farine, dont j'ai parlé plus haut.

Lorsque, dans la deuxième partie de la séance, les frères Davenport « opèrent » sans leur armoire, les choses se passent de façon analogue, car leurs « trucs » reposent encore, pour la plus grande partie, sur le fameux nœud coulant. Il n'y a de différence que dans la forme des sièges. Ils se détachent rapidement, atteignent sur la table les instruments, font vibrer les cordes des guitares, agitent les sonnettes.

Scellés qui ne scellent point et « trucs » divers

Mais, direz-vous, comment font-ils glisser le nœud coulant quand, sur leur invitation, on y a apposé les scellés ?

Voici (suivez sur la figure 3), l'explication donnée par Robert Houdin :

On remarquera qu'on peut mettre de la cire sur le milieu du nœud et fixer même ensemble, à cet endroit, deux parties de la corde, sans que le mouvement des bouts A et B, ainsi que celui des boucles, puisse être gêné. Lorsque les poignets sont passés dans les boucles, cette partie du nœud se trouve toujours en dessus. Et puis l'interprète a soin d'indiquer l'endroit précis où le cachet doit être apposé, en priant d'éviter de faire tomber de la cire brûlante sur les poignets. Cette observation provoque toujours une réserve très utile à la réussite du truc. Il faut dire enfin que la corde, étant de la grosseur d'un petit doigt, le cachet ne peut guère prendre plus d'espace que la réunion des deux parties fixes.

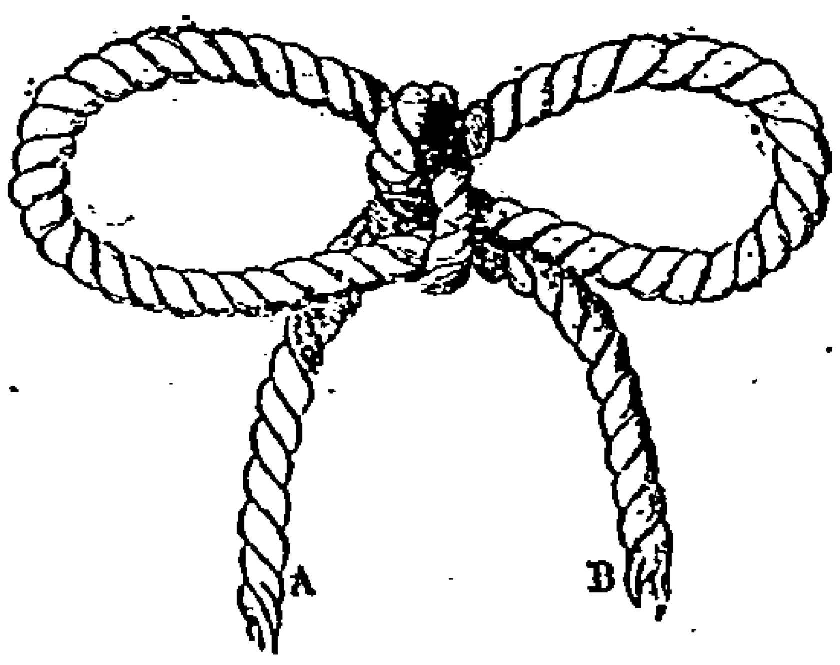


Fig. 3
Le nœud coulant

Reste à expliquer les évolutions des guitares, l'expérience de la feuille de papier placée sous les pieds, celle de l'habit enlevé et revêtu.

Robert Houdin explique parfaitement tout cela :

Les guitares et le tambour de basque, dit-il, sont enduits d'une liqueur phosphorescente dont le faible éclat ne rayonne pas assez pour éclairer les objets qui les entourent ; on se trouve donc dans une complète obscurité. Ira se détache de ses liens et, avec l'habitude qu'il a acquise de se reconnaître dans ces ténèbres, il prend par le manche une guitare lumineuse, s'avance aussi près que possible du public, et la fait voltiger au-dessus des têtes, tout en faisant vibrer les cordes à l'aide des deux derniers doigts. L'absence de tout autre objet de comparaison ne permet pas au public de juger à quelle distance se trouve cette lumière indécise, et j'ai éprouvé par moi-même qu'une guitare qui me touchait presque la tête me semblait en être éloignée de quelques mètres. Pendant ce temps, l'autre médium, étant également suffisamment dégagé, élève aussi haut que possible l'autre guitare et le tambour de basque phosphorés, et fait avec ces deux instruments autant de bruit et de mouvement que possible. Le truc du contour des pieds marqué sur la feuille de papier est très ingénieux : Ira, après qu'on a pris cette mesure de précaution, quitte la feuille de papier pour s'approcher des spectateurs, et, lorsqu'il revient s'asseoir, il a soin de retourner la feuille de papier avant de poser ses pieds dessus ; puis, à l'aide d'un crayon qu'il prend dans une de ses poches, il trace un autre contour que l'on prend pour celui que le public a fait. Quant au tour de l'habit endossé, Ira, libre de ses liens, quitte son habit, le jette au milieu de la

salle et, saisissant celui qu'il a fait mettre sur les genoux d'un spectateur du premier rang, il s'en revêt, puis se remet dans ses attaches et le tour est fait.

C'est très simple, on le voit. Mais l'exécution de pareils tours doit exiger un tel sang-froid, une telle habileté qu'on avouera que les frères Davenport se révélaient, non peut-être les plus honnêtes ni les plus désintéressés, mais assurément les plus modestes des hommes, en se dépouillant ainsi de tout leur talent en faveur d' « esprits » qu'ils ne connaissaient pas, et sur la reconnaissance desquels ils savaient vraisemblablement ne pouvoir guère espérer.

GEORGES MEUNIER.

Dis-moi ce que tu manges Je te dirai ta destinée

L'Almanach de Mme de Thèbes pour 1908 vient de paraître (en vente chez l'auteur, 29, avenue de Wagram). Il contient de précieux renseignements, et des vues originales sur quelques-unes des questions dont nous nous occupons. Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire un des chapitres les plus curieux de cet Almanach :

Respirer et s'alimenter sont deux fonctions primordiales et nécessaires pour tous les êtres organisés : animaux ou végétaux. Mais si la première de ces fonctions s'accomplit d'une manière unique pour chaque espèce et chaque individu de l'espèce, il n'en est pas de même de la seconde. Aux plantes, il faut des sucs appropriés à leur texture, aux animaux des aliments convenant à leurs organes spéciaux. L'homme, étant omnivore, peut seul varier sa nourriture au gré de son caprice du moment.

Dans l'état normal de l'organisme, le choix est dicté par des affinités secrètes, résultant toutes du tempérament de l'individu. On aime ce qui plaît et ce dont on a besoin d'après sa constitution physique. Cet aphorisme est juste pour tous d'après les tempéraments sains.

Il apparaît donc très nettement que, guidé infailliblement par sa nature propre, chacun de nous est porté à préférer ceci à cela. Les exceptions ne prouveraient que des nécessités de régime imposées par l'hygiène individuelle et le genre de vie auquel l'être est soumis.

De sorte qu'il suffit de reconnaître le type planétaire d'une personne pour savoir exactement quels sont ses goûts gastronomiques et les autres. Inversement, d'après ces mêmes goûts, on peut deviner le type, abstraction faite de tout ce qui le manifeste à l'extérieur.

A « Dis-moi ce que tu manges » il serait plus juste de substituer : « Dis-moi ce que tu aimes à manger », car on peut se nourrir, par raison de santé, d'une façon complètement opposée à ses goûts.

Tel homme, tel menu.

Passons donc en revue les différents types entre lesquels se distribuent les habitants de notre planète. Voyons ce que mange un Jupitérien qui n'est ni dyspeptique, ni cardiaque, ni arthritique, ni rien enfin qu'un homme doué d'un estomac fonctionnant normalement.

Le *Jupitérien* est une jolie fourchette. Il se tient bien à table et assaisonne de gaieté les mets et les vins. Il préfère le bourgogne au bordeaux, adore le champagne de grande marque, ne goûte les huîtres qu'arrosées de chablis, savoure le tokay, boit le chypre au dessert et apprécie le porto.

Les viandes blanches ne lui disent rien qui vaille, à moins qu'il ne s'agisse d'un chapon abondamment truffé. Aux poulets les plus fins, à la noix de veau la plus blanche, il préfère un gigot fondant ou un rosbeef d'où coule un sang vermeil.

Pas très fort sur la salade d'herbe, il lui préfère la salade russe, mélangée de homard et de mayonnaise. En fait de homard, il le recherche à l'américaine, surtout quand il peut le manger en cabinet particulier.

Le *Jupitérien* aime les gâteaux à la crème et les glaces aux fruits. La liqueur de son choix est le vieux cognac. Mais palais fin, délicat et affreusement difficile.

Le *Saturnien* fait à table moins bonne figure que le Jupitérien, et un bon maître d'hôtel ne regarde qu'avec dédain ce convive taciturne. Par goût naturel l'être marqué par Saturne est surtout végétarien ; et parmi les végétaux il préfère les féculents : haricots et lentilles, choux et pommes de terre.

Il absorbe de profondes assiettées de potage, se régale de salade fortement vinaigrée, il aime par dessus tout le radis noir et les tomates crues, boit beaucoup de lait et se tartine avec amour des tranches de pain couvertes de beurre ou de fromage. Comme boisson, l'eau ordinaire a sa faveur, le champagne le laisse indifférent, car c'est un sobre et un palais simple. Il aime la cuisine bourgeoise.

Le *Lunatique* n'est ni gourmand ni gourmet. Il a bon appétit, mais il ne le satisfait pas aisément. C'est un amateur de soupe, de pain, de poissons, de lait, très variable dans ses goûts ; il aime aujourd'hui ceci, demain cela, peu de viande, les choisit légères : pigeon, agneau, oiseaux. Il aime le beurre, la crème, les fromages frais, à peu près tous les fruits, le miel, les confitures, les entremets sucrés. Il boit peu de vin, le mouille fortement, aime l'eau glacée et les gâteaux, les fruits confits et glacés. Volontiers du champagne.

Le *Mercurien* est sobre ; il boit de l'eau, du vin de Bordeaux, sans opérer le mélange. Il a deux verres devant lui et goûte alternativement; tous les laitages lui plaisent ; les œufs sous toutes les formes, surtout les légumes frais, quelques viandes simples, beefsteaks, côtelettes font la base de ses menus faciles et sans façon ; mais palais très délicat et réclamant une alimentation engageante.

Le *Solaire* est un gourmet. Il mange de tout pourvu que tout soit délicatement préparé. Mais il préfère la chair des oiseaux à celle des quadrupèdes; chapons, tendres dindonneaux, canetons, faisans, perdreaux, bécasses, gélinottes,

alouettes, etc. Il adore les pâtés de foie truffés, les rillettes de sanglier et de chevreuil, la truite saumonée, les crèmes parfumées ; il lui faut des vins choisis avec soin et auxquels son palais est habitué. Il a des préférences pour des marques rares et peu connues. Il boit peu d'eau et la veut pure.

Les personnes sur lesquelles règne *Vénus* sont friandes; il leur faut des plats recherchés aux noms bizarres, des viandes choisies, des gibiers distingués et coûtant fort cher. Elles raffolent des crustacés, écrevisses, homards, langoustes; elles aiment le raisin et la pêche, les glaces, les pâtisseries; comme boissons, le champagne et les grands crus de Bourgogne, le fin cognac. Palais peu délicat, mais poseur.

Le *Martien*, lui, dévore. Avec lui, on peut dire : qui peut le plus, peut le moins. Donnez-lui un bon menu, il l'appréciera, surtout si ce menu se compose de viandes rouges et saignantes, de gros gibier faisandé, il tient plus à la quantité qu'à la qualité. Mais un bon camembert arrosé d'un bon bourgogne le rendra aussi content. Il faut qu'il boive et mange. C'est un palais gourmand et bon enfant. La charcuterie, les pâtés, les tartes, les conserves, tout cela trouve grâce devant lui, c'est un hôte qui ne nous torture pas à lui trouver des menus, pourvu qu'il puisse rire, boire et chanter. Liqueurs fortes, vins alcoolisés et la grosse bière, voilà de quoi vous mettre bien avec lui.

Si vous êtes Saturnien, vous aurez du temps de reste à table pour examiner vos voisins et observer la justesse de ces remarques, car, vous le savez, le Saturnien parle peu et observe beaucoup.

Le Jupitérien, le Solaire, le Mercurien, le Saturnien et le Martien aiment le café. Le Solaire, le Lunatique et le Vénusiaque, le thé.

Vérifiez autour de vous ces observations faciles à faire. Je les rapporte, et j'y insiste parce qu'elles peuvent servir à définir le type, et permettre à chacun de se rendre compte que les différences de tempéraments et, par suite, des destinées, ont pour cause les influences astrales trop souvent méconnues — donc, soyons indulgents.

Mme DE THÈBES.

Le Triomphe de la Justice en 1914

Interprétation d'un quatrain de Nostradamus, signalé par Timothée dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er décembre 1907 :

Le sol caché éclipsé par Mercure
Ne sera mis que pour le ciel second.
Vulcan Hermès sera faicte pâture
Sol sera vu peur rutilant et blond. IV, 29.

CORRECTION. — Au 2e vers, lisez : *ne sera nu* (le soleil caché) ; *mis* doit être une erreur d'impression, car un *soleil mis* ne rime à rien. — Dans un grand nombre de quatrains, il y a des erreurs de cette nature, commises sans doute par le typographe qui a mal déchiffré le manuscrit. Nostradamus aurait pu corriger ces inexactitudes ; il les a laissé subsister de parti pris ; la simple lecture des Centuries suffit pour s'en convaincre... A l'interprétateur de les découvrir et de les corriger !

TRADUCTION. — Quand le Soleil sera éclipsé par la planète Mercure, il se cachera et ne se montrera plus jusqu'à ce que l'aspect du ciel soit devenu plus favorable (du latin *secondus*); quand Hermès deviendra la proie de Vulcain, dieu du feu, — en d'autres mots : lorsque de nouveau Mercure (synonyme d'Hermès) passera devant le Soleil et paraîtra s'abîmer dans l'immense fournaise, l'astre du jour sera vu dans toute sa splendeur.

INTERPRÉTATION. — Ce quatrain, visant clairement deux passages de Mercure devant le Soleil, est, au fond, allégorique : on y voit aux prises le Soleil, symbole de la Justice, et Mercure, dieu des mercantis, des voleurs et de tous les êtres malfaisants vivant d'iniquité. Dans la lutte, c'est d'abord Mercure qui a le dessus et qui conserve l'avantage durant quelque temps, mais finalement le Soleil l'emporte, et chasse les ténèbres dont son adversaire avait empli le ciel.

Cette allégorie concerne le temps présent et doit être comprise de la manière suivante : lorsque, en 1907, la planète Mercure passera devant le Soleil, l'iniquité triomphera, mais sa victoire ne sera que temporaire, et quand le même événement astronomique se reproduira (6 novembre 1914), les mauvais jours seront passés et un brillant soleil illuminera le ciel. Ce soleil sera *blond*, ajoute Nostradamus. Comme le grand Monarque prédit sera blond également, il y a dans le dernier vers du quatrain une allégorie complémentaire, renfermant la prédiction que lors du second passage de Mercure, en 1914, le roi prédestiné aura pris possession de son trône, où il brillera comme un soleil magnifique, inondant la France de ses rayons bienfaisants.

A. NOLF.

LES

Prédictions de l'Old Moore

POUR 1908

Janvier

Le vieil Old Moore ouvre son livre en remerciant ses nombreux amis pour l'aide magnifique qu'ils lui ont procurée pendant l'année de 1907 si fertile en événements.

Le prophète a choisi un très triste en-tête pour le

premier mois de 1908. Nous remarquons ci-dessus l'ange sur la gauche de l'image tenant dans sa main une torche renversée ; sur la droite nous avons la lugubre figure de la mort retenant la cloche du Temps pendant que, dans le fond, debout et la figure disparaissant cachée en plus grande partie derrière le rideau, les soldats de l'Empire tiennent les armes renversées.

Avec un profond regret, Old Moore prédit que, pendant la première partie de l'année, une ou plusieurs êtes couronnées seront menacées de mort par les mains de téméraires et irresponsables assassins.

Depuis plusieurs années, l'avenir du Maroc a été une source de préoccupations graves, non seulement pour l'Angleterre, mais pour la France, sans parler de l'Allemagne. Il est tout à fait possible que certaines des nouvelles venues d'Algésiras mettent l'Europe entière dans un état de grave perturbation. Il surviendra tant de complications que la question marocaine demandera beaucoup de fermeté et de jugement pour que soient évitées de grandes calamités.

Du Congo, nous recevrons quelques étonnantes nouvelles et le moment est venu où les comptes devront être rendus sur les scandaleuses et cruelles atrocités qui ont été commises sous la direction et avec l'approbation étrangère.

La mort d'un grand homme d'Etat est annoncée maintenant. Un homme d'un grand et louable talent et qui, pendant bien des années, a consacré entièrement son temps à la prospérité et au bien-être de ses semblables.

Les affaires de la Bourse seront probablement calmes au commencement de janvier. Vers la fin du mois, nous pouvons espérer une amélioration générale.

Le temps, pour le présent de l'année, sera beau avec une température plus élevée que d'habitude.

Février

Le prophète a choisi un très simple en-tête pour février 1908, un en-tête compris de tous. Nous avons le petit-maître japonais bien élevé, occupé à instruire les jeunes Américains, et il est tout à fait capable de s'en tirer.

Nos bons amis, d'un autre côté, sont d'une race merveilleuse ; cependant, il sera bon de se rappeler qu'une nation peut toujours apprendre quelque chose d'une autre, bien que cette race ne soit pas si bien « équipée » (comme disent les civilisés) que ce jeune peuple.

Old Moore pense qu'il serait sage pour Jonathan de mettre cet avertissement à profit.

Nous recevrons sûrement quelque étonnante nouvelle du Japon se rapportant à cette importante affaire.

Il y aura des commentaires nombreux à propos de l'habitude insalubre des personnes qui tiennent les chiens en laisse sur la voie publique.

Il est plus que probable qu'une mesure sera prise pour réprimer cette habitude vulgaire.

Du Canada nous viendront quelques réconfortantes nouvelles. Cette splendide colonie n'a jamais été si prospère et il appartient à la mère patrie de tendre la main, s'il est nécessaire, à un si robuste et vigoureux enfant.

Nous pourrons être occupés, pendant un certain temps, par des rumeurs à propos de l'attitude guerrière et rebelle de quelques-unes des tribus indiennes campées dans le territoire du Nord-Ouest. La police établie dans ce district aura toute liberté d'agir et la paix sera bientôt rétablie.

Nous pourrons entendre parler d'incendies très alarmants vers la fin du mois. Tant de maisons importantes seront détruites que de forts soupçons pèseront sur certaines gens qui seront soigneusement surveillé par la police.

La cote de la Bourse sera calme mais nous pouvons espérer une hausse dans les chemins de fer canadiens.

Le mois de février verra de grandes tempêtes.

(*A suivre.*)

ÇA ET LA

Les talismans de Mme Kaville.

Mme Kaville, qui n'a pas renoncé à l'espoir de nous convaincre de l'efficacité de ses talismans, nous adresse les deux lettres suivantes, que nous publions, suivant le désir des auteurs, en gardant, par discrétion, le secret du nom, ou de l'adresse complète.

« Madame Kaville,

« Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, car vous avez, je ne crains pas de le dire, sauvé mon mari d'une mort certaine. Il était abandonné des docteurs, et dès qu'il a eu les deux talismans envoyés par vous, il se manifesta un mieux sensible. Quelques jours après, il était hors de danger.

« Je le dis bien haut : vos prédictions sont étonnantes, et vos talismans merveilleux. Je vous donne la permission de publier cette lettre, mais à la condition que mes initiales seules la signeront. Je fais exception pour le rédacteur qui la publiera et qui, lui, a besoin d'être certain de l'authenticité du nom.

« Agréez, etc.

« M. B., Angers. »

« Chère Madame,

« Combien vous êtes extraordinaire ! Toutes les choses que vous m'avez annoncées se sont réalisées dans un très bref délai. Oui, mon fiancé est revenu, grâce au talisman que vous m'avez donné (cependant je le croyais bien perdu) et mon mariage est fixé fin mars. L'oncle dont vous me

parliez fait beaucoup pour moi en cette circonstance. Vous me l'aviez assuré, et je ne pouvais vous croire !

« Vous êtes bien heureuse, Madame, d'avoir un pareil don. Aussi je vous autorise à communiquer ma lettre à l'*Echo du Merveilleux*, puisque c'est dans cette intéressante revue que j'ai trouvé votre nom.

« Avec mes salutations, recevez, etc.

« MARIE SASSE, Bordeaux. »

Les prédictions de Mme Maya.

L'intéressante devineresse du 22 de la rue de Chabrol, étant absente lors de notre enquête, nous dûmes remettre à plus tard notre interview sur les prédictions pour 1908.

Voici le résultat de notre seconde visite.

Mettant son orgueil à nous prouver sa réelle voyance par les différents modes de divination, Mme Maya commence par faire l'expérience de la bougie.

Elle allume celle-ci, fixe la flamme et prophétise :

« ... Chute du ministère... nombreux accidents de chemins de fer. »

La pyromancienne éteint la flamme, prend des fleurs, nous les tend et nous prie de les effeuiller. Considérant alors la position de chaque pétale, elle déclare :

« Attentat contre le roi d'Espagne... Le prince héritier ne vivra pas longtemps... Au Maroc, encore des morts et de nombreux blessés. Cette guerre sera sans profit pour la France...

« Oh ! voici une vision qui présente un effroyable chaos... Je ne peux distinguer clairement... Dans le sommeil, je verrai mieux, sans doute. »

A sa prière, le mari de l'extra-lucide endort la jeune femme et celle-ci ajoute :

« ... Oui, quelque chose de terrible se prépare... ce sera peut-être plus tard que décembre 1908 ; mais la vision a une grande certitude : *guerre et révolution*. C'est tout ce que je peux dire... actuellement... N'insistez pas sur ce point... C'est tout... »

Nous nous inclinons et Mme Maya se réveille souriante, ayant oublié la terrible prédiction qu'elle vient de nous faire.

Mme LOUIS MAURECY.

Empreinte de main mystérieuse.

Le Dr Francisco Pazienza est un médecin zélé et instruit qui exerce à Roccafinata, près de Tarente, où il habite, avec des parents encore jeunes, une aile de l'ex-palais du marquisat. Très matérialiste, il a changé d'allure depuis un mois et est devenu pensif. Interrogé sur ce changement de caractère, il a raconté à ses amis le fait extraordinaire d'une visite d'esprits dans sa maison. Presque tous les jours, à la même heure, au moment où l'on va se mettre à table, on entend sonner à la porte de la maison et une voix faible demande la permission d'entrer. On ouvre la porte de dedans toute grande et .. on ne voit personne. Mais pendant qu'on referme la porte et après qu'elle a été fermée, on entend distinctement un bruit léger, comme celui que ferait une personne entrant dans la maison et se rendant au salon. Qu'on s'imagine l'impression subie par les habitants de la maison ! On va au salon et on ne voit personne; seulement, le lendemain matin, on trouve des traces de la visite. Dans la maison le sol est couvert de carreaux qui font beaucoup de poussière et, malgré tous les soins, il s'en forme une couche sur les meubles. Or, le docteur et ses parents voient, avec horreur, sur le piano, dans la poussière, l'empreinte nette d'une main difforme, comme celle d'un goutteux.

On essuya le tout après la première visite de l'esprit invisible, mais, à la visite suivante, la même empreinte se retrouva au même endroit. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Dr P... pensa un jour à part lui : « Pourquoi cette empreinte se montre-t-elle toujours sur mon piano et non pas sur ma table de nuit, par exemple ? » Le lendemain l'empreinte était sur la table de nuit. Beaucoup de personnes ont été admises à constater ce phénomène. (Traduit par la *Lumière* de *Luce e Ombra.*)

Rêve prémonitoire de mort

Le professeur Salvatore Sac. Filierie raconte que, plusieurs jours avant la mort de l'avocat D. Gaetano Re David, il se trouvait avec lui à un comice agricole qu'il présidait. Il y avait là aussi le jeune marquis D. Arnaldo Cadaleta ; on parlait des expériences de spiritisme, de l'évocation des défunts, etc. L'avocat, tout en parlant avec indifférence de ces sortes de choses, fit une pause soudaine, comme surpris par une idée qui lui venait et dit : « Voilà quarante et un ans que ma mère est morte et je n'ai jamais rêvé d'elle. Mais cette nuit elle m'est apparue en songe, et je l'ai vue venir vers moi anxieusement, les bras ouverts, et j'ai également ouvert mes bras et nous nous sommes embrassés. Ce songe a fait naître dans mon esprit la conviction que ma mère m'appelle et que ma mort est prochaine, très prochaine. Qu'en dites-vous, professeur ? — Des songes ! » Et cependant trois ou quatre jours après il était mort. *(Il Corrière delle Puglie).*

L' « Année occultiste et psychique »

Notre savant collaborateur, Pierre Piobb, vient d'avoir l'excellente idée de fonder, sous le titre l'*Année occultiste et psychique*, un recueil annuel dans lequel seront exposés les observations scientifiques et les travaux publiés en France et à l'étranger pendant l'année écoulée, et se rapportant aux sciences occultes.

La première année (1907) paraîtra très prochainement et sera mise en vente au prix de 3 fr. 50.

Prédiction de mort réalisée

Voici l'histoire racontée en chaire par un pasteur bien connu de New England. La femme d'un de ses paroissiens était couchée, très malade, dans l'un des grands hôpitaux de la cité. A une visite du pasteur, l'infirmière lui dit qu'elle ne comprenait pas le sens du dire de la dame qui prétendait qu'elle irait à son *home*, le 15 septembre, à 8 h. 30 du matin. Le pasteur alla la voir plusieurs fois et chaque fois elle lui dit, bien que son état empirât toujours : « Oui, j'irai à mon *home*, le 15 septembre, à 8 h. 30 du matin ». Une heure après le terme fixé, le pasteur retourna à l'hôpital et demanda si la malade était effectivement rentrée chez elle. « Chose étrange, lui répondit-on, la malade est morte il y a une heure, exactement à l'instant où, disait-elle, elle irait à son *home* ». Le pasteur songea alors à annoncer, avec tous les ménagements possibles, la nouvelle au mari, qui était lui-même sur son lit de mort. Il péné-

tra auprès de lui et lui dit : « Je viens de l'hôpital où je m'étais rendu pour voir votre femme malade. Vous savez qu'elle disait qu'elle rentrerait à son *home* aujourd'hui? — Oui, elle a été ici, il y a quelques instants. — Comment, dit le révérend, j'ai été à l'hôpital et elle est morte ! — Je le sais, mais son esprit est venu. Je l'ai vue de mes propres yeux. Elle disait qu'elle retournerait à son *home*, le 15 septembre, à 8 h. 30 ; eh bien ! elle a tenu parole, n'est-ce pas ? » (*Light.*)

A TRAVERS LES REVUES

UNE HISTOIRE DE REVENANT

Nous trouvons dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* cet étrange récit fait à la baronne d'Oberkirch, qui l'a publié, par celui qui devait régner en Russie sur le nom de Paul Ier, et périr, jeune encore, en 1801. La prédiction que lui fit le fantôme se réalisa donc...

Voici ce qu'il raconta :

J'étais un soir, ou plutôt une nuit, dans les rues de Saint-Pétersbourg, avec Kourakin (1) et deux valets. Nous étions restés chez moi longtemps à causer et à fumer, et l'idée nous vint de sortir du palais incognito pour voir la ville au clair de lune. Il ne faisait point froid ; les jours se rallongeaient ; c'était un de ces moments les plus doux de notre printemps, si pâle en comparaison de ceux du midi. Nous étions gais ; nous ne pensions à rien de religieux, ni de sérieux même, et Kourakin me débitait mille plaisanteries sur les passants très rares que nous rencontrions. Je marchais devant ; un de nos gens me précédait néanmoins ; Kourakin restait quelques pas en arrière, et l'autre domestique nous suivait un peu plus loin. La lune était claire ; on aurait pu lire une lettre ; aussi les ombres, par opposition, étaient longues et épaisses. Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau comme un espagnol, avec un chapeau militaire très rabattu sur ses yeux. Il paraissait attendre, et dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à ma gauche, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était impossible de distinguer ses traits ; seulement ses pas en heurtant les dalles rendaient un son étrange, semblable à celui d'une pierre qui en frappe une autre. Je fus d'abord étonné de cette rencontre ; puis il me parut que tout le côté qu'il touchait presque se refroidissait peu à peu. Je sentis un frisson glacial pénétrer mes membres, et, me retournant vers Kourakin, je lui dis :

— Voilà un singulier compagnon que nous avons là.

— Quel compagnon ? me demanda-t-il.

— Mais celui qui marche à ma gauche et qui fait assez de bruit, ce me semble.

Kourakin ouvrait des yeux étonnés et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne.

— Comment ? tu ne vois pas à ma gauche un homme en manteau qui est là, entre le mur et moi ?

— Votre Altesse touche le mur elle-même, et il n'y a de place pour personne entre le mur et vous.

J'allongeai un peu le bras ; en effet je sentis de la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Je l'examinai attentivement alors et je vis briller sous ce chapeau d'une forme singulière, ai je dit, l'œil le plus étincelant que j'aie rencontré avant ou depuis Cet œil me regardait, me fascinait ; je ne pouvais pas en fuir le rayon.

— Ah! dis-je à Kourakin, je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est étrange.

Je tremblais, non de peur, mais de froid. Je me sentais peu à peu gagner jusqu'au cœur par une impression que rien ne peut rendre. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup, une voix creuse et mélancolique sortit de ce manteau qui cachait sa bouche et m'appela par mon nom :

— Paul !

Je répondis, machinalement, poussé par je ne sais quelle puissance.

— Que veux-tu?

— Paul, répéta-t-il.

Et, cette fois, l'accent était affectueux et plus triste encore. Je ne répliquai rien, j'attendis ; il m'appela de nouveau et ensuite il s'arrêta tout court. Je fus contraint d'en faire autant.

— Paul ! pauvre Paul ! pauvre prince !

Je me retournai vers Kourakin qui s'était arrêté aussi.

— Entends-tu ? lui dis-je.

— Rien absolument, monseigneur ; et vous ?

Quant à moi, j'entendais ; la plainte résonnait encore à mon oreille. Je fis un effort immense et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il me voulait.

— Pauvre Paul ! qui je suis ? je suis celui qui s'intéresse à toi. Ce que je veux, je veux que tu ne t'attardes pas trop à ce monde, car tu n'y resteras pas longtemps. Vis en juste si tu désires mourir en paix et ne méprise pas le remords, c'est le supplice le plus poignant des grandes âmes.

Il reprit son chemin en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et, de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Il ne me parla plus et je ne me sentis plus le désir de lui adresser la parole. Je le suivais, car c'était lui qui dirigeait la marche, et cette course dura plus d'une heure encore, en silence, sans que je puisse dire par où j'ai passé. Kourakin et les laquais n'en revenaient point.

Enfin nous approchâmes de la Grande Place, entre le pont de la Néva et le palais des Sénateurs.

L'homme alla vers un endroit de cette place, où je le suivis, bien entendu, et là il s'arrêta encore.

— Paul, adieu ; tu me reverras ici, et ailleurs encore.

Puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul ; je distinguai alors très facilement son visage. Je reculai malgré moi ; c'était l'œil d'aigle, le front basané, le sourire sévère de mon aïeul, Pierre le-Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu (1).

Mme D'OBERKIRCH.

(Paul Ier, né en 1754, empereur de Russie de 1796 à 1801, où il périt assassiné).

(1) Son aide de camp.

(1) *Fait du même genre.* — Mort extraordinaire du jeune Rovigo et curieuse histoire du fantôme qui l'annonça. — *Souvenirs du général du Barail* (1er volume).

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. - Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE. Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73

TABLE DES MATIERES ANNEE 1908